



Résumés des communications des journées d'études du réseau d'information sur la céramique médiévale et moderne

(ICERAMM-2015)

Organisées par

Laboratoire Archéologie et Territoires (UMR 7324 CITERES-LAT) (Philippe Husi)
Ausonius, Institut de recherches sur l'Antiquité et le Moyen Âge (UMR 5607 CNRS – Université Bordeaux Montaigne) (Sylvie Faravel)
Laboratoire ITEM, Université de Pau (EA 3002) (Alain Champagne)
INRAP (Midi-Pyrénées) (Jean Catalo)

Avec le soutien de :

Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA), Université Bordeaux Montaigne, Fédération des Sciences archéologiques de Bordeaux et Labex sciences (LaScArBx)

Bordeaux, les 19, 20 et 21 novembre 2015

Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine

La question des céramiques à polissage du XIII^e siècle, l'exemple de Moissac.

Jean Catalo (INRAP)

Le polissage est un traitement de surface des poteries particulièrement utilisé dans le Sud-ouest de la France, notamment en Midi-Pyrénées. Sur la céramique à pâte grise sableuse et micacée du bassin de la Garonne, on le trouve notamment de manière générique au XIII^e siècle. En Toulousain, cette poterie grise polie constitue alors jusqu'à 90 % des assemblages. En pâte rouge, la céramique à polissage désigne une catégorie rencontrée de la Dordogne au Roussillon, et réputée ancienne (CATHMA 1993, Carme 2010) avant le XII^e siècle.

La céramique rouge polie, à pâte fine sans inclusions visibles, est cuite en post-cuisson oxydante (t103a Iceramm). Elle existe aussi dans un mode plus tendre à inclusions de grains de quartz bien visibles (t103b Iceramm), réputée plus tardive à partir du XI^e siècle (Carme 2010). Pourtant la pâte fine, souvent à cœur gris, n'appartient pas uniquement au premier Moyen Âge. Plusieurs sites en Midi-Pyrénées témoignent, depuis longtemps, de la permanence du groupe technique à pâte la plus fine, jusqu'au XIV^e siècle : Montaigne (Tarn), Vacquiers (Haute-Garonne), Orgueil (Lot)...

Des interventions archéologiques récentes à Moissac (Tarn-et-Garonne), rue de la République ou rue des Mazels, sont venues confirmer le maintien de ce groupe technique dans les productions des XIII^e et XIV^e siècles. Sur ces sites, le polissage sur pâte rouge est constant, parfois serré et couvrant, plus généralement par traits fins espacés et en zigzag. Des fragments en pâte rouge polie portent également des éclaboussures, des coulures ou des tâches de glaçure verte. Ce constat indique, pour la céramique rouge polie, que la même technique de fabrication sans grande variation de la nature de la pâte, connaît une certaine évolution : type A rouge à polissage couvrant serré, type B rouge à polissage espacé et fin, type C rouge à polissage espacé fin et glaçure externe ponctuelle.

Cette évolution du traitement de surface s'observe particulièrement sur les formes de cruches de type 2 Iceramm, à déversoir tubulaire et pont coudé, en combinaison avec l'évolution typologique. Cette forme est plus fréquente que celle du pégau repérable par des anses rubanées attachées à la lèvres. Des trompes d'appel à polissage et des bassines font exception à cette typologie restrictive.

Type A

Le type A est caractérisé par un polissage particulièrement soigné et couvrant. La surface a souvent une couleur cuir. Les cordons lisses sont façonnés dans la masse, et les tétons repoussés de l'intérieur. On reconnaît là les premières productions anciennes les mieux documentées (Carne 2010).

Type B (fig. 1)

Le type B est caractérisé un polissage fin et espacé à l'exception du bas de panse où il est horizontal et couvrant. Ailleurs, ce polissage peut être biais, vertical, croisé ou en zigzag. Les cordons sont lisses mais souvent courbes, et parfois double sur les côtés de la forme. Ils sont rapportés comme les tétons. Les bords des anses rubanées sont épaissies jusqu'à être façonnées en arêtes. Le fond reste plat. Le col des cruches est bombé ou à ressaut, à lèvre arrondie, et le pontet du déversoir tubulaire court, de section rectangulaire et coudé, s'accroche directement sur le col. Des formes de cuiviers-bassines à gros cordon digité horizontal médian sont également présentes. La partie basse sous le cordon est alors à polissage serré couvrant ainsi que le dessous du vase. Rue de la République (Catalo 2013), une stratigraphie particulièrement explicite offre, pour ce type, deux datations concordantes avec la présence d'espèces monétaires du XIII^e siècle¹ et une datation du radiocarbone².



Fig. 1 : Moissac Rue de la République rouge polie type B, fin XII^e-XIII^e siècles, © J. Catalo Inrap

Type C (fig. 2)

Comme dans le type précédent, le type C présente un polissage couvrant horizontal en bas de panse, mais le polissage fin de panse s'est encore espacé jusqu'à disparaître sur certaines parties. Les cordons rapportés sont crantés. Le pontet du déversoir des cruches est courbe avec une section en amande. Le fait majeur est la présence de glaçure sous formes de tâches ou de mouchetures, surtout sur le bord, la jonction du déversoir ou une partie des cordons. Rue des Mazels (Lefebvre 2015), les assemblages présentent alors également des formes et des décors de pichets glaçurés bien référencés pour le XIV^e siècle à Toulouse (Catalo 2010, Catalo 2016b), Montauban (Lassure 2008) et Cahors (Catalo 2016b).

1 Identification de Vincent Geneviève, 1138-06 et 1138-07 :

Denier municipal, Cahors, après 1215.

+CIVITAS ; T sur A entre deux croisettes.

+CATVRCIS ; croix, légende avec S couchée.

Pds 0,33 ; axe 9 ; diam. 17-16 ; P.A. 3924, pl. LXXXVII, n° 17 (l'auteur l'attribue de manière erronée au n° 7 de cette planche). Flan ébréché et légèrement voilé sur un bord. Datation d'après Depeyrot 1987, p. 56.

2 US 1222 95.4% probability : 1157 AD -1264 AD. Merci à Patrice Georges pour cette information.



Fig. 2 : Moissac Rue de la République, rouge polie type C, extrême fin XIII^e-XIV^e siècles, © J. Catalo Inrap.

Conclusion

La céramique rouge polie n'est pas seulement une catégorie céramique typique du premier Moyen Âge du Sud-ouest de la France. Sa chronologie se prolonge, avec la même qualité technique, jusqu'au XIV^e siècle sur une zone géographique couvrant le département du Tarn-et-Garonne et s'étirant de la confluence des rivières Tarn et Agout jusqu'à celle du Dropt avec la Garonne. Au cœur de ce territoire, les sites urbains de Moissac en livrent une image typologique renouvelée.

CARME 2010 : CARME R. HENRY Y., *L'ensilage groupé et les campagnes du premier Moyen Âge en toulousain : quelques réflexions à l'aune de deux fouilles récentes (l'Oustalou à Prèserville et Clos Montplaisir à Vieille Toulouse)*, Archéologie du Midi Médiéval, 2010, tome 28, p. 33-101.

CATALO 2010 : CATALO J., La céramique de la fin du Moyen Âge du site « Métro Carmes » à Toulouse. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXX, 2010, p. 179-201.

CATALO 2013 : CATALO J. dans GEORGES P. (dir.), *Moissac 18 rue de la république (Tarn et Garonne)*, R.F.O. de fouille préventive, Inrap Grand Sud-Ouest, 2013, p. 99-114.

CATALO 2016a : CATALO J. dans RIGAL (D.) (dir.), *Allées Fénelon à Cahors (Lot)* RFO de fouille préventive 2005-2008, Inrap Grand Sud-Ouest, 2016.

CATALO 2016b : CATALO J. (dir.), *Ecole d'économie à Toulouse (Haute-Garonne)* RFO de fouille préventive 2011, Inrap Grand Sud-Ouest, 2016, vol.1.

CATHMA 1993 : CATHMA, Céramiques languedociennes du Haut Moyen Âge (VII^e-XI^e s.) études micro-régionales et essai de synthèse, *Archéologie du Midi médiéval*, tome XI, 1993, p.111-228.

LASSURE VILLEVAL 1990 : LASSURE J.-M., VILLEVAL G., Quelques productions céramiques dans la région toulousaine, *Archéologie et vie quotidienne au XIII^e et XIV^e siècle en Midi-Pyrénées*, catalogue d'exposition au Musée des Augustins, 7 mars - 31 mai 1990, Toulouse, p. 285-288.

LASSURE 1998 : LASSURE J.-M., avec la collaboration de BARBE L. et VILLEVAL G., *La civilisation matérielle de la Gascogne aux XII^e et XIII^e siècles : le mobilier du site archéologique de Corné à L'Isle-Bouzon (Gers)*, Ministère de la Culture/Sous-Direction de l'Archéologie/FRA.M.ESPA/UTAH 1998. 590 p.

LASSURE 2008 : LASSURE J.-M., dans *Enquêtes en sous-sol...en quête du Passé, archéologie en Tarn-et-Garonne*, catalogue d'exposition, Montauban, 2008, p. 117-122.

LEFEBVRE 2015 : LEFEBVRE B. (dir.), *Sondage archéologique dans le parking rue des Mazels Moissac (82)* rapport de sondage programmé, UTJJ Traces, 2015.

Les ateliers de potiers du site de Verchamp-Eurêka à Castelnau-le-Lez (VIII^e-XIII^e siècles).

Rémi Carme (Hadès)

Une fouille préventive réalisée en 2014 à Castelnau-le-Lez (en périphérie de Montpellier, Hérault) a mis au jour un important site archéologique ayant connu plusieurs phases d'occupation, depuis le Néolithique jusqu'à l'époque moderne (**fig. 1**). Toutes périodes confondues, près de 3200 entités archéologiques ont été dénombrées. L'occupation médiévale, de loin la plus dense, se développe visiblement dès les VII^e-VIII^e siècles. Elle se caractérise essentiellement par la présence d'une vaste aire d'ensilage, comptant plus de 2000 fosses, et d'une nécropole partiellement explorée.

Le caractère exceptionnel du site réside toutefois dans la mise au jour d'un important quartier artisanal se composant de 67 fours de potier et 4 fours de tuilier. Rarement isolées, ces unités sont le plus souvent regroupées au sein de secteurs de forte densité. Les recoupements sont nombreux, avec des cas de fours successifs « en enfilade » (cas d'un four réutilisant la chambre de chauffe d'un four antérieur pour la transformer en fosse d'accès).

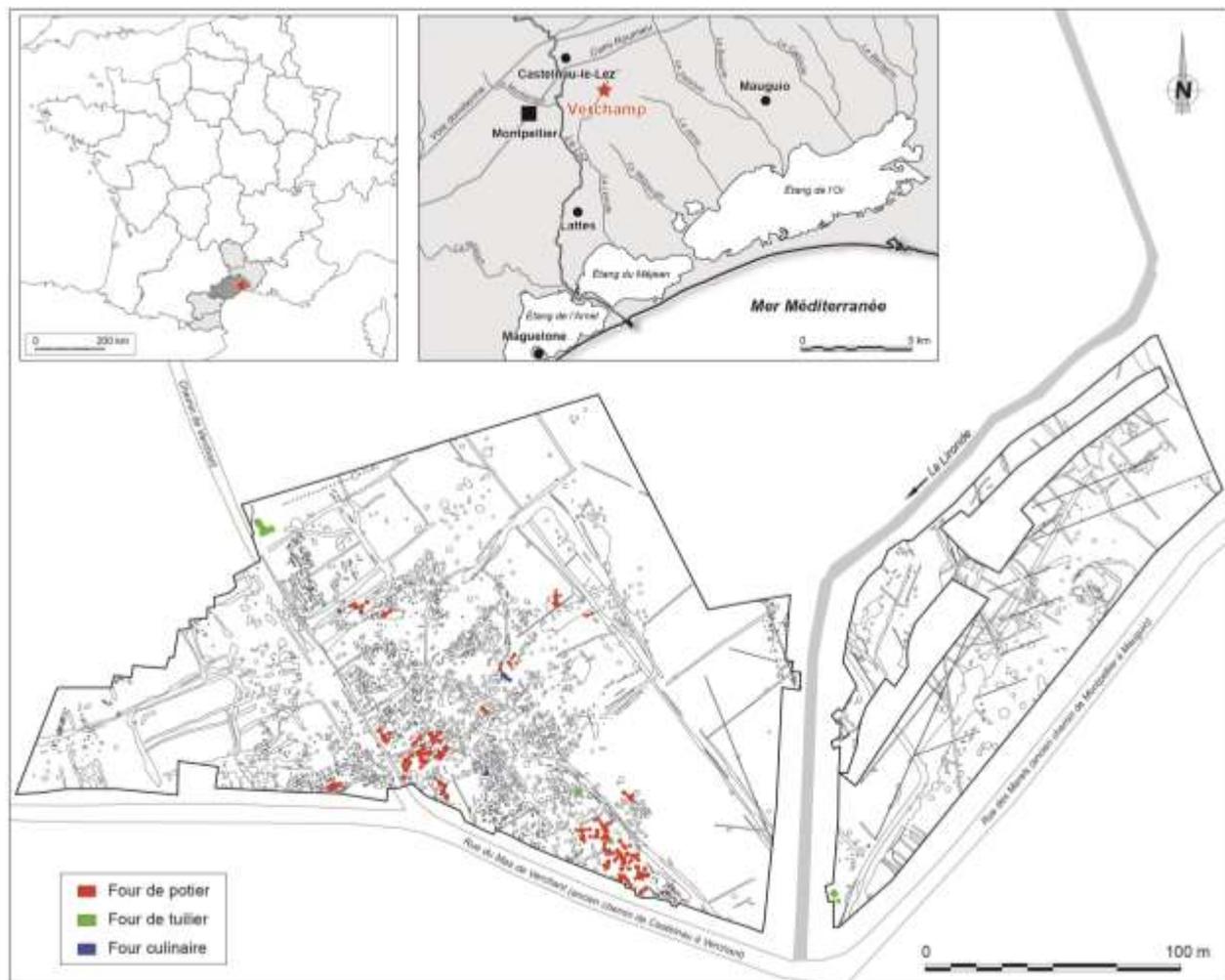


Fig. 1 : Plan général des vestiges

Toutes les structures potières présentent à peu près la même morphologie. Il s'agit de fours circulaires dont le diamètre s'établit le plus souvent entre 1,5 et 2 m. Ils sont composés de deux chambres

superposées (chambre de chauffe ou foyer, en partie basse, surmontée de la chambre de cuisson, ou laboratoire) et sont précédés d'une fosse d'accès de plan ovale. La longueur totale de ces fours varie de 4 à 6 m, exceptionnellement davantage. La liaison entre la fosse d'accès et la chambre de chauffe se fait le plus souvent en pente douce, sans rupture (fig. 2A), mais elle est parfois marquée par une marche habillée d'un muret en pierre sèche (fig. 2B). La gueule du foyer est rarement maçonnée.

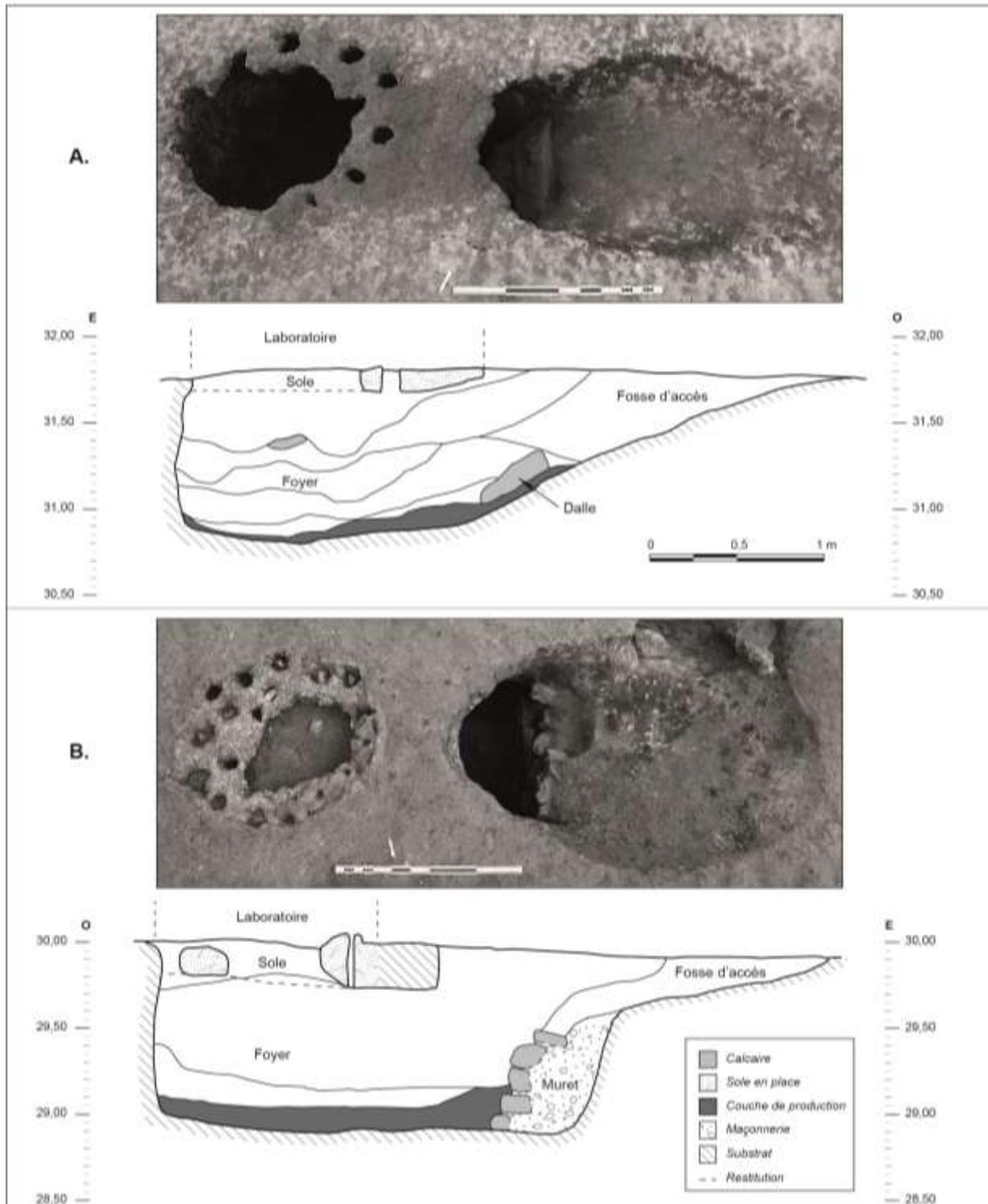


Fig. 2 : Coupes et vues en plan des deux principaux types de fours de potiers

La sole, dépourvue de support (sans pilier ni muret de soutènement), est préservée dans le terrain encaissant. Elle est percée de trous de chauffe (ou carneaux) dont le nombre peut varier du simple au double (d'une vingtaine à une quarantaine), selon les dimensions du four. Certaines soles étaient intégralement conservées.

Les céramiques cuites dans ces fours sont en cours d'étude. Il est donc encore trop tôt pour détailler leurs caractéristiques techniques et morphologiques, mais on peut déjà affirmer qu'il s'agit exclusivement de poteries communes à pâte grise.

Par ailleurs, aucun bâtiment n'est clairement associé à ces fours, ce qui est sans doute en grande partie lié à l'état d'arasement du terrain. On ignore donc où se déroulaient les activités de préparation et de façonnage des poteries.

Les données chronologiques disponibles indiquent que le complexe potier a été occupé sur une longue durée, entre le VIII^e siècle au moins et le XII^e siècle. Toutefois, il est encore trop tôt pour savoir si la production a été continue et régulière durant cette longue période ou si son intensité a varié au cours du temps, selon des rythmes qui restent à définir. Les datations radiocarbone semblent montrer un pic d'activité autour du IX^e siècle (**fig. 3**), mais cet effet de masse est peut-être en partie lié au plateau observé sur la courbe de désintégration du ¹⁴C au cours de cet intervalle.

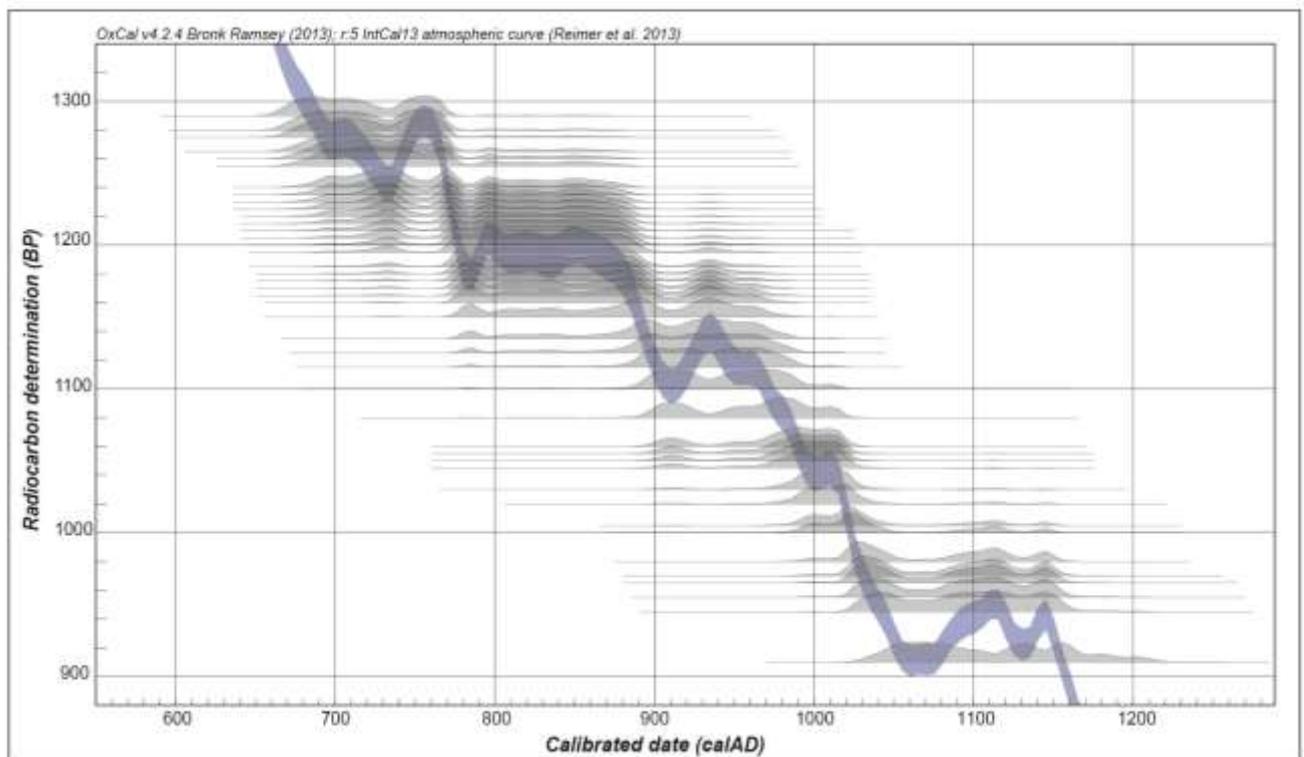
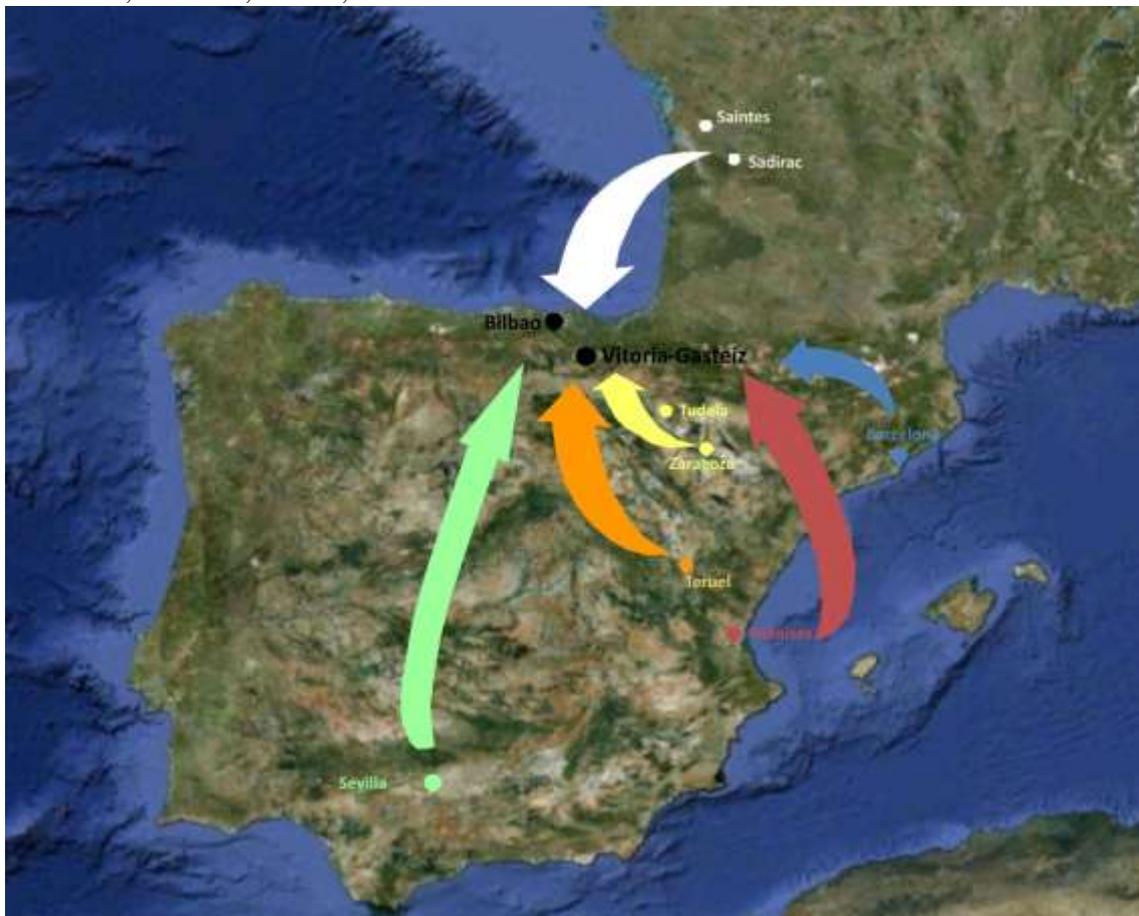


Fig. 3 : Distribution des datations ¹⁴C des fours de potiers

Crossroads in Araba. Pottery consumption and production nearby the Pyrenees

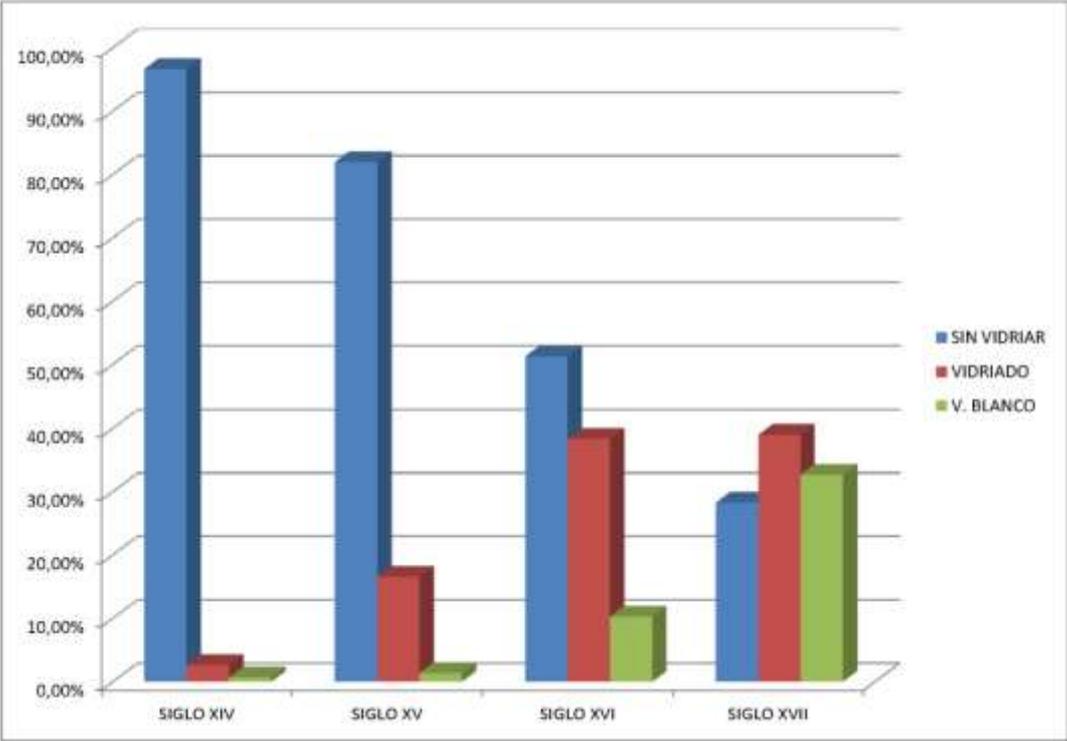
Sergio Escribano-Ruiz (University of the Basque Country, UPV/EHU)

The pottery used by the inhabitants of the Basque territory of Araba changed markedly between the 14th and the 17th centuries. One significant aspect of this change was the progressive growth in glazed pottery consumption, as far as it became a common good in the course of four centuries. In this presentation we described, on the one hand, the basic features of the studied assemblages. The prevalent pottery set represented in the archaeological record is that used in domestic tasks, both employed for food preparation, consumption, transport or storage, as well as for other purposes as lighting, playing or saving up money. Other ensembles of pottery, as those used for making of different products (textile, pottery, medicine), are also present but much more underrepresented. On the other hand, we described the quantity and provenance of unglazed, glazed and white glazed pottery, and map it from regional workshops to areas of production far away from Araba as are Teruel, Barcelona, Valencia, Seville, Saintes or Sadirac.



The rest of the dissertation was dedicated to characterize and interpret the development of the abovementioned process of “glazification” over time. We tried to delve into the process of technological normalization and defend the active role of pottery in the social construction of inequality. We argued that non-verbal discourse of objects was as important now as was in Late Middle and in Early Modern Ages. We asserted that the dialectical process happening among the pottery’s agency and the adaptation of the productive structure to the new pottery types is what defines the nature of the pottery record in each place and moment. This proposal combines the notion of recurrent behavior of humans and the concept of specific context or particularity. It also represents the tension between human agency and inherited situations that determine human behavior and over those

which are not always under their direct control. Finally, it underlines that pottery was an active agent in the social strategies to maintain or change those inherited circumstances.



La céramique du Xe au XVIIe siècle à Angoulême (Charente) à partir des sites du Palais de Justice et de l'Îlot du Chapeau Rouge.

Pierre Testard (INRAP)

À partir des années 80, plusieurs sites majeurs pour la compréhension de l'histoire de la ville d'Angoulême ont été fouillés du fait des campagnes de rénovation urbaine. Ces fouilles ont fait remonter les origines de la cité au Premier Âge du Fer : l'abbaye Saint Cybard en 1984, le Palais de Justice en 1992 ou encore l'Îlot du Chapeau Rouge en 1994.

À l'époque, la céramique médiévale et moderne exhumée lors de ces opérations n'avait pas fait l'objet d'un travail approfondi et c'est dans le cadre d'un master d'archéologie à l'Université de Tours soutenu en 2014 sous la direction de Philippe Husi (CNRS, UMR 7324 CITERES-LAT) et d'Éric Normand (SRA Poitou-Charentes) que son étude a été réalisée.

Le corpus céramique a été constitué à partir d'ensembles clos, de niveaux d'occupations et d'abandon localisés dans deux sites majeurs de la ville d'Angoulême. Le premier, sous l'actuel Palais de Justice, a été occupé de façon continue de La Tène au 19^e siècle, avec notamment plusieurs fosses détritiques associées à de l'habitat daté du 9^e au 12^e siècle, des latrines et de caves maçonnées datées du 12^e au 14^e siècle et enfin, un couvent dominicain de la fin du 14^e au début du 19^e siècle.

Le second site, localisé sous les halles de la ville, était occupé par le Châtelet royal érigé dans la seconde moitié du 13^e siècle après la défaite du comte d'Angoulême à la bataille de Taillebourg sur des occupations civiles dont seules quelques fosses détritiques ont été perçues à la fouille.

L'ensemble du corpus étudié s'élève à 22.126 fragments de poterie soit un minimum de 1.622 individus dont 974 dans une forme attestée.

Ce travail universitaire a permis la création des référentiels nécessaires aux études de la céramique médiévale et moderne en Charente en enrichissant les répertoires typologiques du Centre-Ouest de la France de 19 formes et de 44 groupes techniques inédits :

Formes : <http://iceramm.univ-tours.fr/bdforme.php?region=1>

Productions : <http://iceramm.univ-tours.fr/bdgt.php?region=1&tdf=1>

De plus, il s'est articulé avec les travaux des membres du Projet Collectif de Recherche *Production et consommation de la céramique dans les pays charentais XV^e – XVII^e s.* dirigé par Éric Normand afin de comprendre la consommation de la céramique dans les pays charentais du 10^e au 17^e siècle.

couleurs claires avec une glaçure monochrome jaune/verte ou grossiers et très cuits de couleur blanche (an1k, an7b, an2a et an8c).

Il est à remarquer l'une des particularités de la ville d'Angoulême, et plus largement du sud de la Charente (fleuve), à savoir l'absence de pots globulaires à lèvre en bandeau court ou long pourtant très commun dans le centre-Ouest de la France et au nord de la Charente comme au *castrum* d'Andone ou à La Laigne du 10^e au 13^e siècle⁴. [Fig.2].

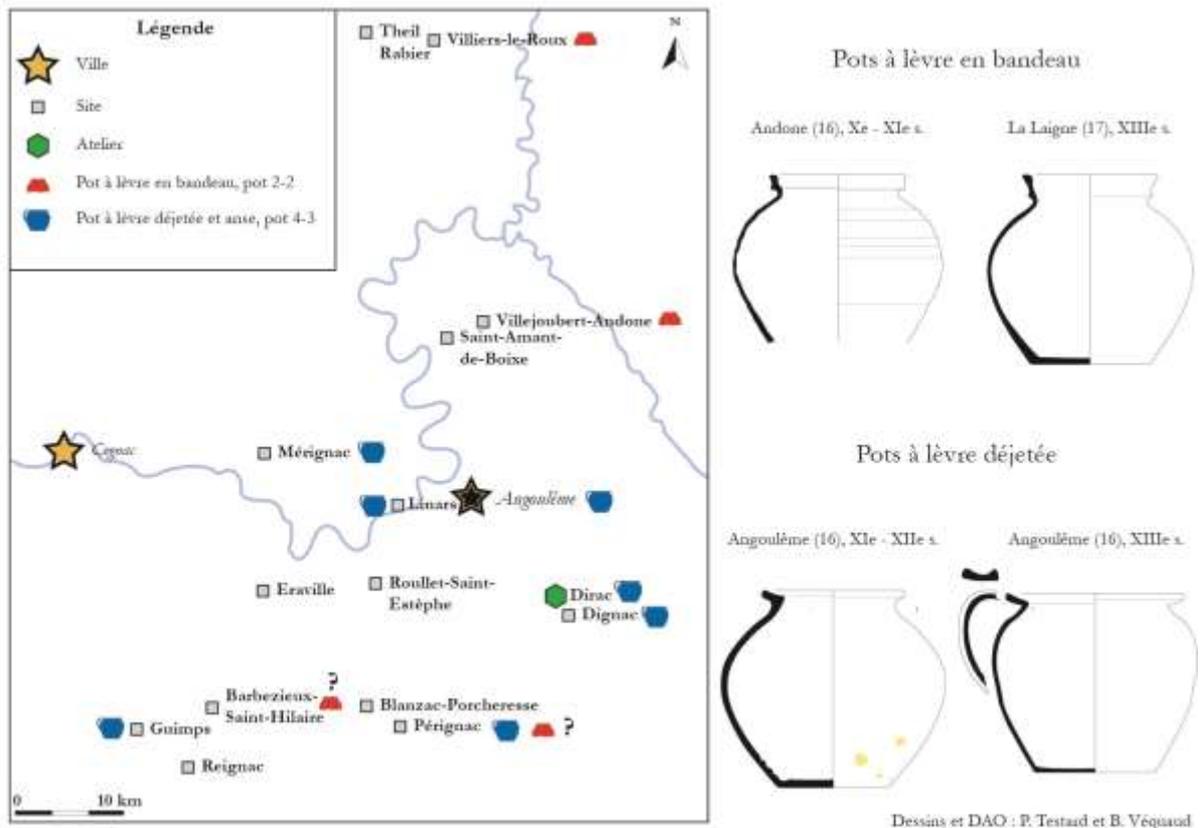


Fig. 2 : carte de répartition des pots à lèvre bandeau et à lèvre déjetée (inventaire 2014)

Ces pots à lèvre en bandeau, absents des principaux sites médiévaux de la ville d'Angoulême, semblent remplacés par des pots globulaires ou ovoïdes avec de longue lèvre déjetées et probablement produits localement comme dans l'atelier de Dirac au sud d'Angoulême.

Tout au long du 16^e siècle, les pots sont essentiellement tripodes, avec parfois des lèvres marquées, une ou deux anses plates ou cannelée et toujours une épaisse glaçure ombrée ou monochrome interne totale et externe partielle (pot 11-3 et 12-4, an11a et an11d). Enfin, dès la seconde moitié du 16^e siècle et encore au début du 17^e siècle, des pots, formant une véritable batterie de cuisine, sont produits dans un groupe technique grossier, micacé et modelé de couleur sombre baptisé Modelée Grise Moderne (an17aa). Ils sont globulaires avec une lèvre longue et rentrante une anse cannelée et un fond festonné

⁴ Il a à noter que cet inventaire des sites ayant livré des pots à lèvre en bandeau ou déjetée s'est arrêté en juin 2014 et ne saurait tenir compte des découvertes plus récentes.

(pot 11-6). Ces pots sont retrouvés en nombre dans les pays charentais à l'époque moderne, comme l'attestent les découvertes faites à Barbezieux, Cognac, Saintes, Surgères ou encore Nanteuil-en-Vallée. [Fig.3]

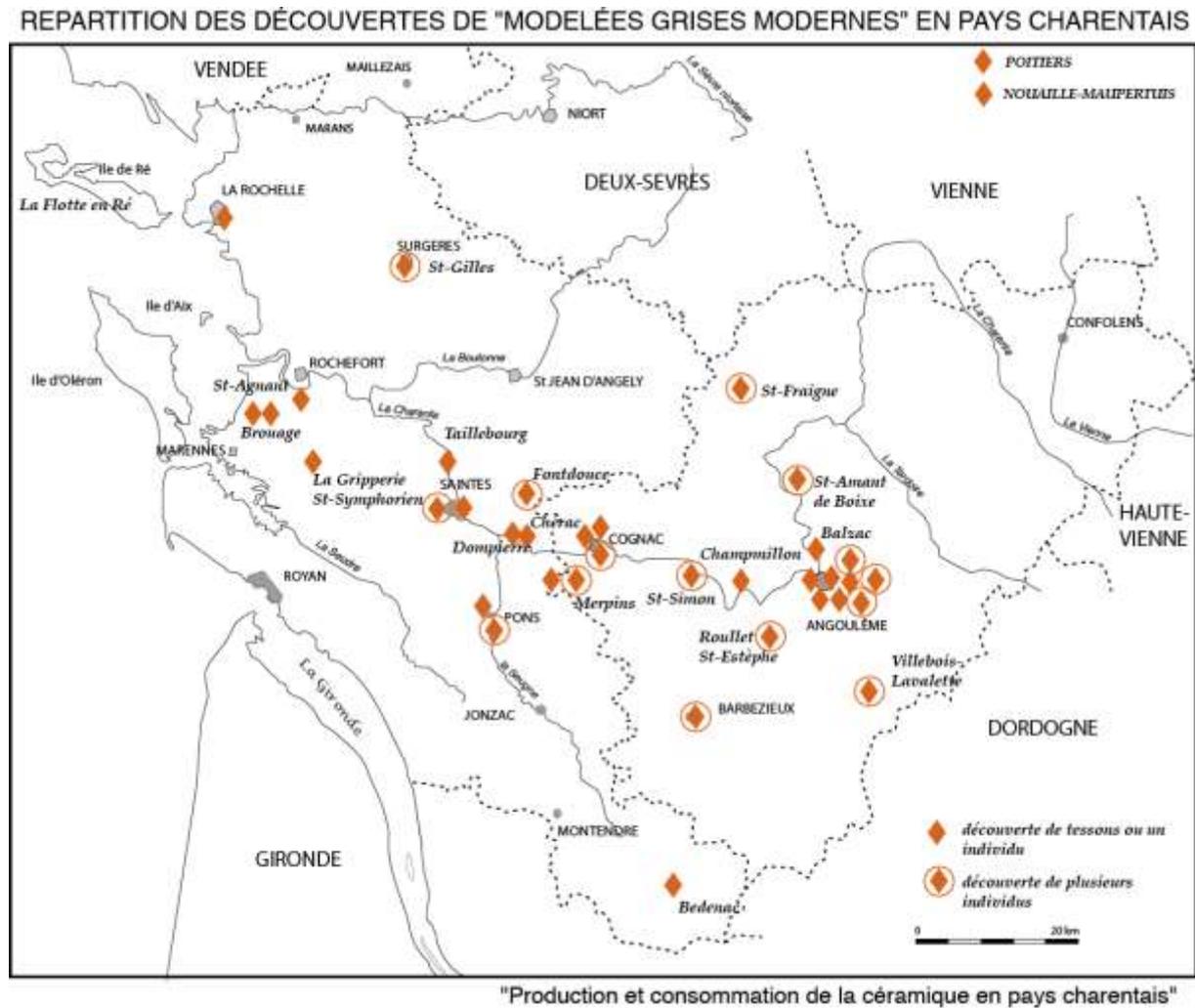


Fig. 3 : Carte de répartition de la Modelée Grise Moderne (PCR "production et consommation...")

Dans l'état actuel de la recherche il semble envisageable que ces pots modelés soient produits dans les alentours d'Angoulême. Les pichets apparaissent dans les assemblages datés du 12^e siècle. [Fig.4]

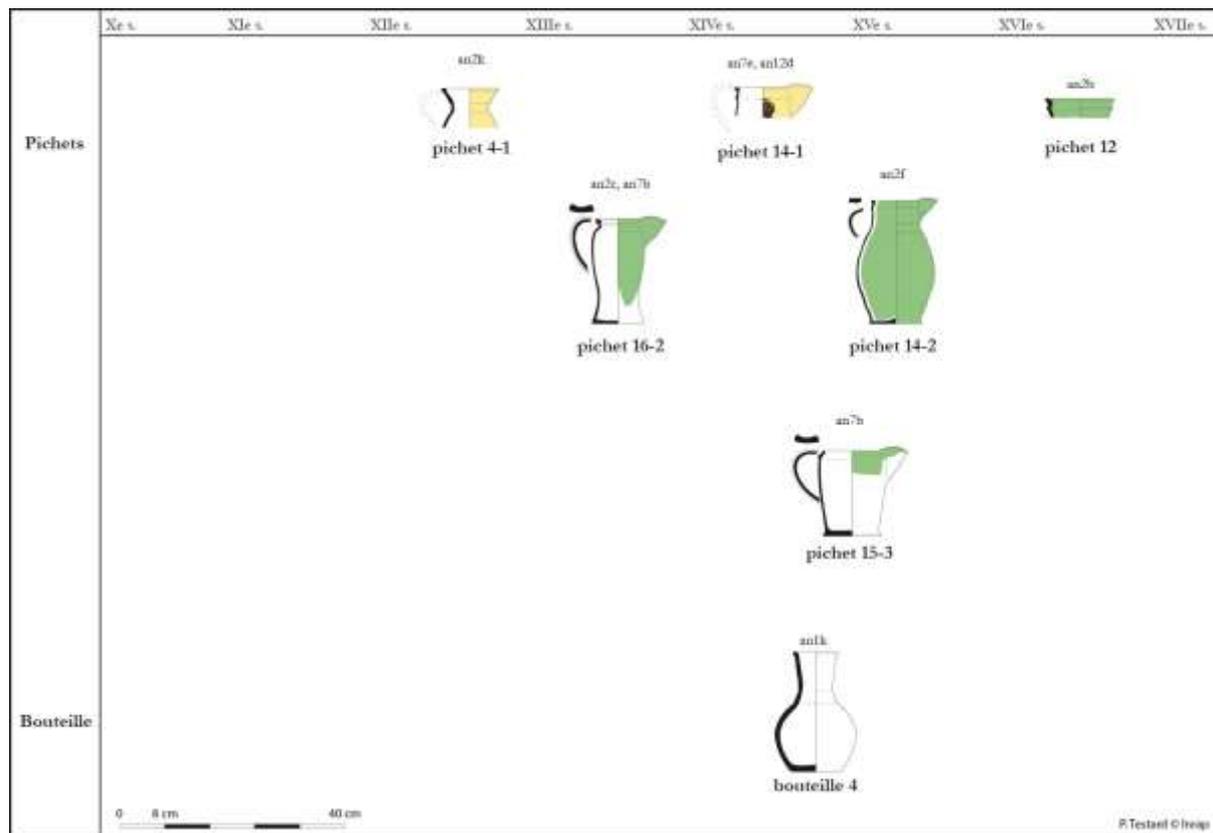


Fig. 4 : Chrono-typologie des pichets à Angoulême du 12^e au début 17^e siècle

Bien que fragmentés, ils ont une lèvre évasée en bandeau long et plat et une glaçure couvrante monochrome jaune (pichet 4-1, an2k). À partir du 13^e siècle, ils sont balustres avec une lèvre en bandeau, une anse plate et un large bec ponté (pichet 16-2). Ces pichets sont produits dans des groupes techniques fins de couleur beige ou rose avec des glaçures mouchetées jaunes à vertes (an2c, an7b). Au 14^e siècle, quelques pichets balustres avec une lèvre à inflexion externe, proviennent des ateliers saintongeais et sont produits dans des groupes techniques fins, très cuits, de couleur blanche avec une glaçure monochrome jaune rehaussée de motif à la barbotine dans la première moitié du siècle et incolore rehaussée de vert (plomb) et de brun (manganèse) dans la seconde moitié du siècle (pichet 14-1, an7e et an12d). Au siècle suivant, quelques pichets saintongeais sont recouverts par une épaisse glaçure plombifère verte, quand d'autres sont tronconiques avec une lèvre rentrante, un large bec rapporté et une glaçure ombrée (respectivement pichet 14-2, an2f et pichet 15-3, an7b). Ces pichets sont semblables à ceux utilisés à la même période à La Rochelle ou Poitiers.

Enfin, dans le courant du 16^e siècle, un pichet a une lèvre déjetée et une glaçure interne et externe totale (pichet 12, an2b).

Une bouteille à panse globulaire et ouverture évasée, à usage distillatoire, est produite dans un groupe technique fin de couleur beige et est daté de la seconde moitié du 14^e siècle (bouteille 4, an1k).

Les cruches des 10^e et 11^e siècles sont globulaires avec des lèvres déjetées ou rentrantes, une anse plates et des bcs tubulaires ou tréflés (cruche 2-6 et 3-12). [Fig.5]

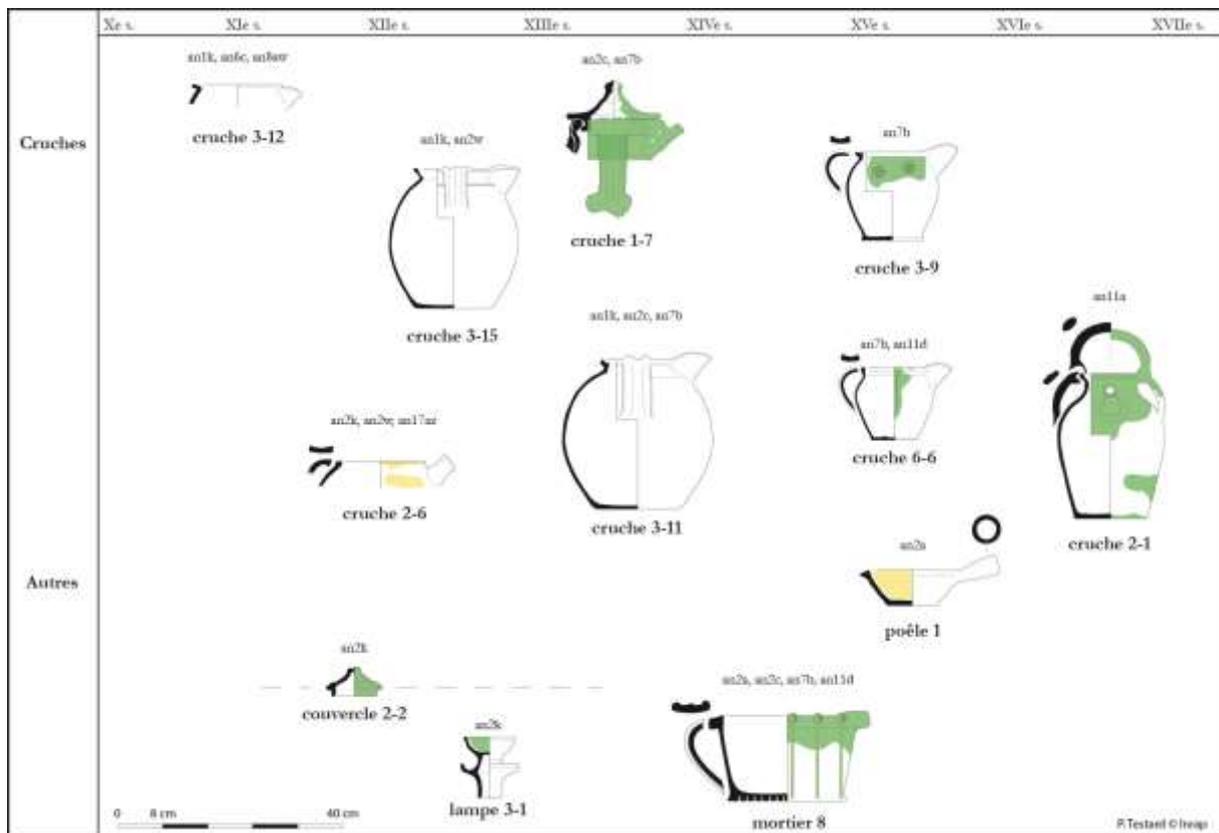


Fig. 5 : Chrono-typologie des cruches et des autres récipients à Angoulême du 10^e au début du 17^e s.

Si quelques exemplaires, très semblables aux cruches découvertes dans le *castrum* d'Andone, ont reçus des tâches de glaçure monochrome jaune, la grande majorité est produite dans des groupes techniques fins de couleur beige ou rose ou grossiers et très cuits de couleur brune ou beige/grise sans traitement de surface (an1k, an2k, an2w, an6c et an8aw).

Au 12^e et 13^e siècle, les cruches sont ovoïdes avec des lèvres étirées ou en gouttière avec deux anses plates et un large bec ponté (cruche 3-11 et 3-15). Toujours tournées dans des productions fines et bien cuites de couleur beige ou rose, quelques-unes sont ornées de tâches de glaçures monochromes ou mouchetées (an1k, an2w, an2c et an7b).

Au 13^e siècle, quelques rares cruches très décorées sont élancées avec une lèvre rentrante, deux anses plates, un bec tubulaire ponté et toujours associées à un couvercle conique autobloquant (cruche 1-7, an2c et an7b).

De la fin du 14^e au 15^e siècle, quelques petites cruches ovoïdes ont des lèvres en bandeau ou en gouttière, une seule anse plate et un large bec ponté ou rapporté (cruche 3-9 et 6-6). Toujours recouvertes par une glaçure mouchetée ou ombrée dans le tiers supérieur, quelques exemplaires ont des décors géométriques rapportés sur la panse (an7b et an11d).

Enfin, dès le 16^e siècle, les cruches sont ovoïdes avec des lèvres déjetées, une anse en panier et un bec tubulaire (cruche 2-1). Elles sont toujours produites dans un groupe technique moyennement fin de couleur brune avec une glaçure monochrome verte (an11a).

Quelques autres récipients complètent cet éventail typologique de la vaisselle en terre cuite utilisée à Angoulême du 10^e au 17^e siècle.

Les couvercles, toujours de formes coniques avec un petit tenon de préhension, sont recouverts par une glaçure monochrome ou mouchetée et utilisés de la fin du 10^e au 13^e siècle (couvercle 2-2, an2k et an2c).

Quelques lampes du 12^e siècle ont un corps creux, une coupelle intermédiaire et un réservoir sommital parfois recouvert par une glaçure interne verdâtre (lampe 3-1, an2k).

Une poêle de la fin du Moyen Âge est tronconique avec un tenon creux et une glaçure interne de couleur jaune (poêle 1, an2a).

Enfin, Les mortiers des 13^e et 14^e siècles ont des lèvres carrées, deux anses, un verseur, des fonds piquetés et sont toujours décorés de motifs géométriques appliqués et de glaçures mouchetées ou ombrées vertes (mortier 8, an2c, an7b, an11d).

Quelques récipients ont aussi révélé des traces d'utilisation, parfois assez classiques, comme les traces de feu laissées après cuisson, ou encore les dépôts de calcaire qui suggèrent un stockage de liquides. D'autres traces, plus rares, témoignent d'un usage artisanal, comme le dépôt d'un alliage cuivreux dans un petit creuset de l'époque Moderne, ou d'usages domestiques comme la pratique de la *bugée*, typiquement charentaise. Il s'agit du blanchiment du linge à l'aide d'un mélange d'eau et de cendre dans un grand cuvier, la *ponne*.

Enfin, il a pu être mis en avant, pour la fin du Moyen Âge, l'utilisation par les frères dominicains de la distillation à usage culinaire.

Approvisionnement régional et extrarégional de la ville d'Angoulême du 13^e au 17^e siècle

Quelques remarques préliminaires pour la compréhension de l'approvisionnement en céramique de la ville d'Angoulême du 13^e siècle au 17^e siècle ont aussi été établies lors de ce mémoire de master.

[Fig.6]

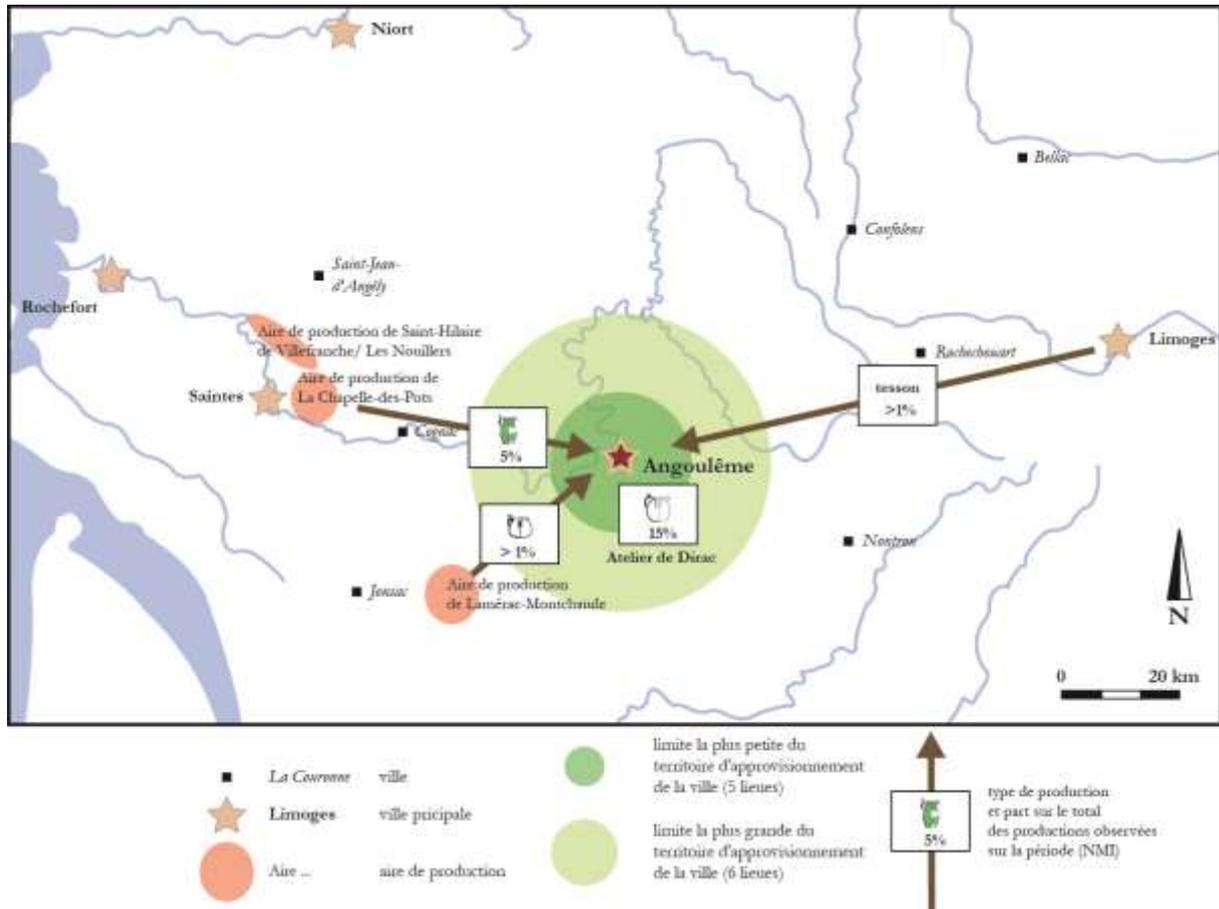


Fig. 6 : Approvisionnement en céramique de la ville d'Angoulême du 13^e au 15^e s.

Pour l'actuel département de la Charente seulement trois ateliers ou aires de productions ont été identifiés et partiellement fouillés pour la période médiévale :

- L'atelier de Villejésus, le plus ancien, daté du 12^e siècle mais dont les produits, pots globulaires et cruches, ne semblent pas, dans l'état actuel de la recherche, avoir alimenté le marché de la ville d'Angoulême.
- L'aire de production de Lamérac Montchaude dont les marmites et les pots, en pâte grossière et très souvent décorée de peinture, sont utilisés à la fin du Moyen Âge jusque dans le bordelais. Toutefois, un seul individu provenant de ces ateliers a été identifié dans les deux

sites étudiés. D'autres opérations archéologiques ont confirmées la faible utilisation des marmites de Lamérac Montchaude dans la cité angoumoisine.

- En revanche, plusieurs fosses dépotoirs du début du 13^e siècle ont livré des pots globulaires à lèvre déjetée avec une anse plate et des cruches à bec ponté provenant de l'atelier de Dirac ou d'un atelier situé à proximité. Dirac est le seul atelier de potier directement dans l'aire d'influence de la ville, soit entre 5 et 6 lieues autour de cette dernière (moins de 28 km). Les vases diracais représentent 15% des récipients utilisés dans la première moitié du 13^e siècle à Angoulême.

À l'échelle régionale, les produits des grands ateliers de Saintonge ont été observés dans les niveaux des 14^e et 15^e siècles avec entre autre, les pichets balustres très décorés dits « à l'oiseau » ou ceux avec une épaisse glaçure plombifère verte. Ces vases, somme toute assez rares, représentent 5% de la vaisselle utilisée à la fin du Moyen Âge.

Enfin, un individu très fragmenté avec un décor d'écaille et une glaçure kaki, due à une post cuisson réductrice, pourrait provenir du Limousin.

L'approvisionnement de la ville d'Angoulême au 16^e et 17^e siècle est plus aisé à appréhender et ouvert dans une plus large mesure au commerce régional et extrarégional. Les pots en Modelée Grise Moderne, organisés en véritable batterie de cuisine, représentent à eux seuls 15% des vases identifiés de la seconde moitié du 16^e au 17^e siècle. Dans l'état actuel de la recherche il semble envisageable que ces pots soient produits dans les alentours d'Angoulême. **[Fig.7]**

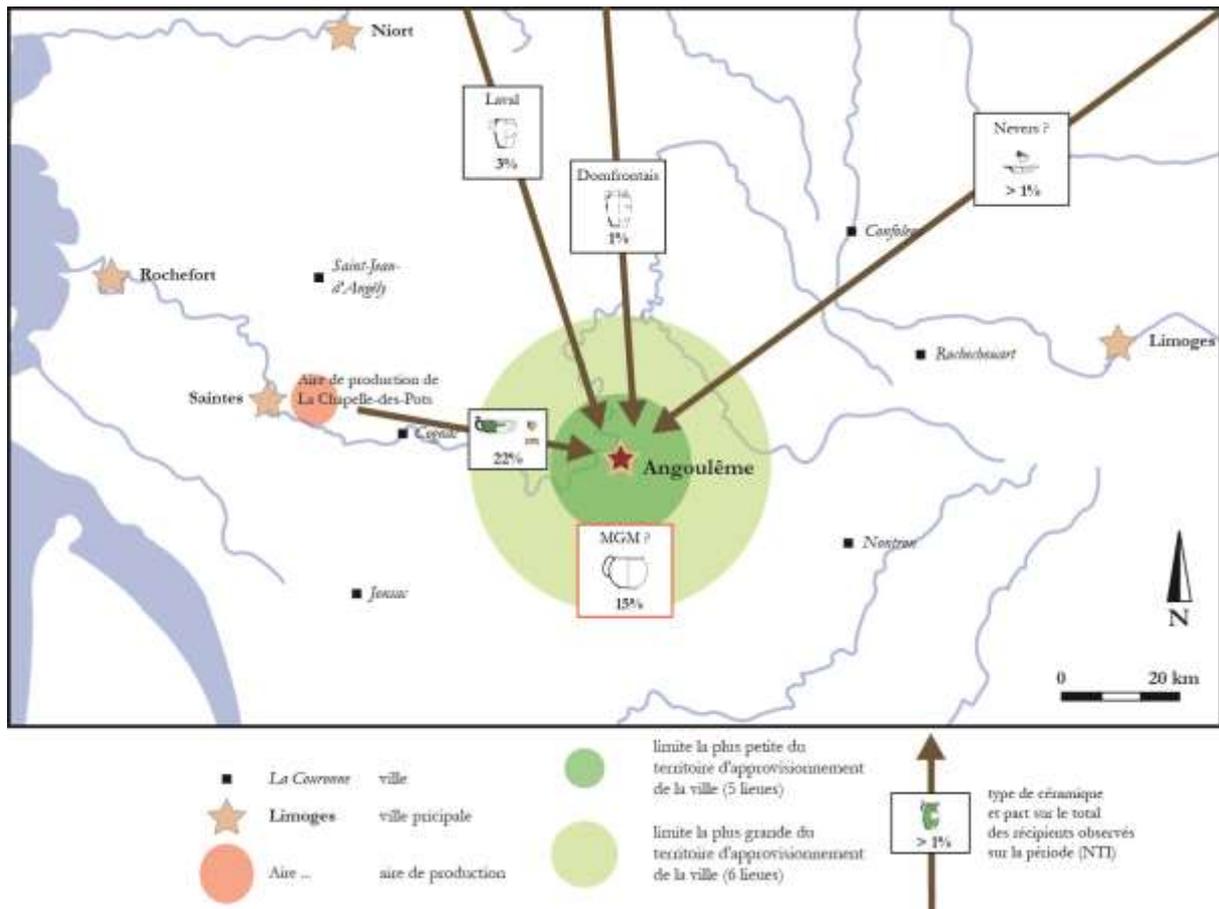


Fig. 7 : Approvisionnement en céramique de la ville d'Angoulême du 16e au 17e s.

Les productions des grands ateliers de Saintonge, comme les cruches à anse en panier, les coupes glaçurées ou les petits pots liturgiques représentent au moins 22% de la céramique consommée dans la ville à l'époque Moderne.

Deux autres productions témoignent d'un commerce extrarégional et sont dévolues à contenir le bien échangé (comme du beurre). C'est le cas des pots en grès du Domfrontais ou des pots grossiers provenant de Laval (rose-bleue). Ces deux productions sont marginales dans la ville, même si celle de Laval sont un peu plus utilisée (3%).

Enfin, dans le courant du 17^e siècle, apparaissent les plats en faïence décorés de motifs floraux dans le goût des productions de Nevers.

Première approche des aires culturelles

La ville d'Angoulême est située à un carrefour d'influence à l'époque Médiévale entre les traditions céramiques du Poitou, et dans une plus large mesure celles du Centre-Ouest de la France, et celles du Limousin et de l'Aquitaine. [Fig.8]

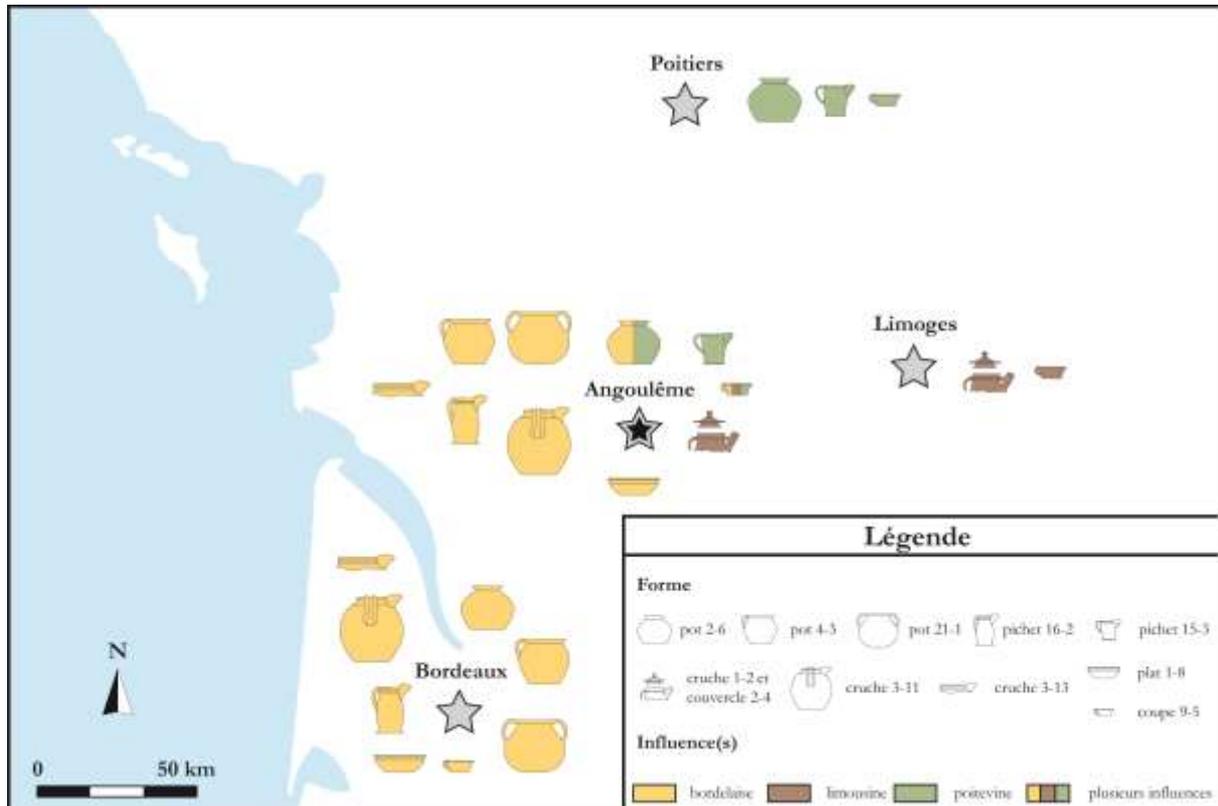


Fig. 8 : Influences et aires culturelles des traditions céramiques d'Angoulême

Toutefois, une majorité de la vaisselle en terre cuite angoumoisine est morphologiquement proche des traditions céramiques aquitaniennes. Les récipients identifiés à Bordeaux par Sylvie Maleret, comme les cruches à bec ponté et à lèvre déjetée carrée ou en bandeau court, les petits plats à carène et les pichets de forme balustre à bec ponté et lèvre en bandeau, sont proches des vases en terre cuite utilisés à Angoulême.

En revanche, les pichets trapus et tronconiques à bec verseur rapporté sont très semblables à ceux utilisés à Poitiers de la seconde moitié du 14^e au 15^e siècle, d'après les travaux de Brigitte Véquaud.

De même, une cruche élancée à bec tubulaire et avec un couvercle peut être rapprochée des productions limousines.

Ainsi, la vaisselle à Angoulême, au carrefour de plusieurs traditions céramiques, semble synthétiser les influences aquitaniennes poitevines et limousines.

Une production céramique exceptionnelle : le cuvier à lessive du Moyen Age à la fin du XIXe s.

Jean Chapelot (CNRS, ERCVBE)

Jusqu'à la Première mondiale, des ateliers de potiers produisent des cuviers à lessive en terre cuite. Ce sont de grandes ou très grandes formes pouvant atteindre ou même dépasser un mètre de diamètre à l'embouchure et peser 80 kg (Fig. 1). Ils sont montés au colombin et en plusieurs étapes.



Fig. 1- Cuvier produit par les bujoliers de Saint-Césaire (Charente-Maritime). Les grands cuviers s'appellent en saintongeais des « bujours », d'où le nom des potiers qui les produisent. Les plus petits, comme celui-ci, sont appelés « bugotons » (Collection particulière).

L'emploi de ces cuviers dans l'Ancien Régime et au XIXe s. est lié à la pratique des grandes lessives, en général deux par an. Ils sont utilisés de trois manières. Les petits ou de taille moyenne sont disposés plus ou moins temporairement sur un trépied installé près de la chaudière où l'on chauffe et réchauffe l'eau de lessive pendant une journée. Les cuviers de taille moyenne ou grande sont installés d'une manière permanente, soit insérés dans l'épaisseur d'un mur (fig. 2), soit posés, souvent par couple, sur un soubassement maçonné dans lequel est incluse la chaudière (fig. 3). Dans ce dernier cas, il y a donc dans l'habitation une pièce spécialisée, une buanderie.



Fig. 2- Cuvier à lessive installé dans l'épaisseur d'un mur de cuisine et près de la chaudière. C'est un dispositif qui est utilisé au XIXe s. en France dans diverses régions, peu d'exemples ayant survécu (Casa Peiral, musée des arts et traditions populaires de Perpignan, Pyrénées-Orientales, d'après Primot (Michel), Payrou-Neveu (Brigitte), Poteries roussillonnaises, essai de classification, Association Terres Cuites, 2014, 287 p.).



Fig. 3- Buanderie du château de Panloy (Commune de Port-d'Envaux, Charente-Maritime). Cette belle installation est dans les communs du château, construits dans les années 1870. C'est un exemple précieux d'une buanderie bien datée avec de surcroît, ce qui est exceptionnel, trois « bujours » enserrés chacun dans un revêtement de mortier lissé en surface (Cliché Jean Chapelot).

L'emploi des cuiviers est le fait des catégories aisées, rurales ou urbaines, y compris les châtelains du XIXe s. : la pratique de deux grandes lessives annuelles implique un trousseau de linge important, les cuiviers coûtent cher et l'installation d'une buanderie près d'une eau abondante et accessible n'est pas à la portée de tous.

On ne peut voir aujourd'hui des cuiviers de terre cuite que dans quelques rares collections publiques et surtout privées ou dans les jardins des villages de production où ils servent ordinairement de pots de fleurs. La documentation qui concernent les ateliers est très peu abondante : ils disparaissent avant la diffusion de la carte postale et ont laissé peu de traces dans les archives. Ils ont très peu retenu l'attention des historiens ou des ethnologues et rares sont les études qui leur ont été consacrées, mis à part quelques cas comme ceux de Benest (Charente), Bort-l'Étang (Puy-de-Dôme), Saint-Césaire (Charente-Maritime) ou Saint-Eutrope-de-Montmoreau (Charente).

Néanmoins et dans l'état actuel de nos connaissances, on constate qu'il existe deux ensembles d'ateliers produisant des cuiviers à lessive de terre cuite au XIXe s.

Il y a un ou quelques ateliers produisant de telles formes dans chacun des départements de l'ouest, du centre-ouest et du sud-ouest de la France, de la Manche aux Pyrénées-Atlantiques en passant par la Mayenne, l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan, les Deux-Sèvres, la Charente, la Charente-Maritime, la Gironde, etc. D'autres ateliers existent dans le bassin de la Garonne et jusque dans les Pyrénées-Orientales, puis sur le pourtour de la Méditerranée, de Saint-Jean-de-Fos (Hérault) à Biot (Alpes-Maritimes). Tous ces ateliers travaillent en post-cuisson oxydante, sauf Saint-Césaire (Charente-Maritime) et Garos et Bouillon (Pyrénées-Atlantiques) qui produisent du grès.

Le second groupe d'ateliers produisant des cuiviers à lessive au XIXe s. est constitué d'ateliers situés au Nord du Massif Central, dans le Puy-de-Dôme, l'Allier, la Haute-Vienne, la Creuse, et dans le prolongement de ce secteur dans l'Indre, par exemple à Bazaiges, et la Vienne. Tous ces ateliers travaillent en post-cuisson réductrice.

En dehors du mode de cuisson, une autre caractéristique distingue ces deux ensembles d'ateliers. Dans le premier cas, les cuiviers à lessive ainsi que d'autres grandes formes comme des charniers, sont faits au colombin, mais dans des ateliers où l'on produit aussi de la céramique tournée. Dans le second, le Massif central et son prolongement Nord-Ouest, les potiers ne travaillent qu'au colombin et produisent ainsi, à côté de cuiviers, de charniers et d'autres grandes formes, des poteries de taille moyenne ou petite répondant à tous les besoins du monde rural et urbain.

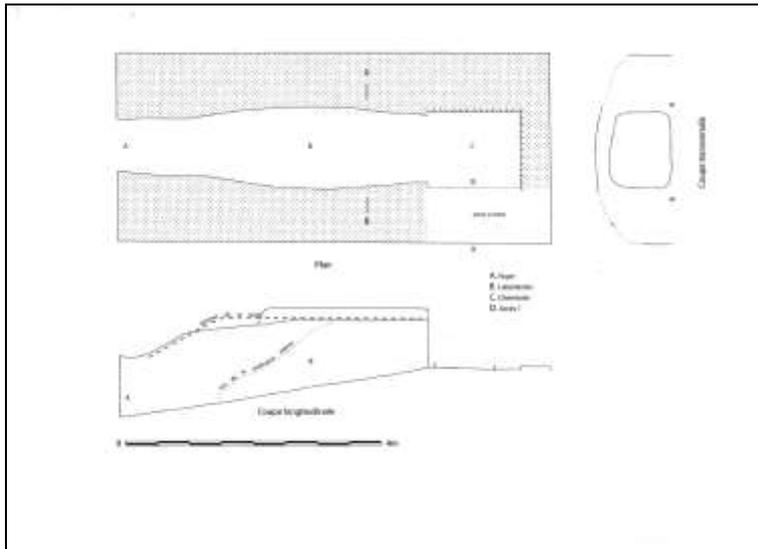


Fig. 4. Four de bujolier au lieu-dit Les Bujoliers, commune de Saint-Césaire (Charente-Maritime). Ce four, construit en tuiles creuses et carreaux, est implanté dans une forte pente et le long d'une ruelle. En 1882 il est indiqué en ruines. Le relevé donne son état en 1972, quand une partie de sa voûte était encore en place, les deux photos la situation en 2016, alors que les restes de cette voûte sont tombés (Relevé et clichés Jean Chapelot)

La documentation ne nous permet pas d'être plus explicite en ce qui concerne d'autres aspects de la fabrication des cuiviers. L'emploi de la tournette est attesté dans quelques cas. Quant aux types de fours, il faut se contenter de données plus ou moins précises et qui ne concernent qu'un tout petit nombre d'ateliers. A Benest (Charente), on utilise jusqu'à la première guerre mondiale de grands fours tunnels, à Saint-Césaire (Charente-Maritime) un petit four du même type (fig. 4) tandis qu'au Fuleit (Maine-et-Loire) (fig. 5) et à Bort-l'Etang (Puy-de-Dôme) (fig. 6) on emploie des fours de plan quadrangulaire avec sole suspendue.



Fig. 5. Four de panier au Fuleit (Maine-et-Loire). Les cuiviers à lessive sont appelés ici des « panes ». Le défournement est en cours, les poteries étant disposées selon leur taille devant la porte du laboratoire. Des cuiviers sont posés à gauche, au centre dans le chemin (sur un brancard qui sert à transporter ces formes lourdes et encombrantes) et à droite sur une petite voiture. Les deux niches de part et d'autre de la porte d'accès au laboratoire abritaient une statue de la Vierge. Ce four est à sole suspendue, le foyer étant en contrebas et derrière la partie visible du four. La présence de cheminées circulaires est une constante dans cet atelier sur les fours couverts d'une voûte (Carte postale ancienne, le cliché ayant probablement été pris vers 1905 ; collection particulière).

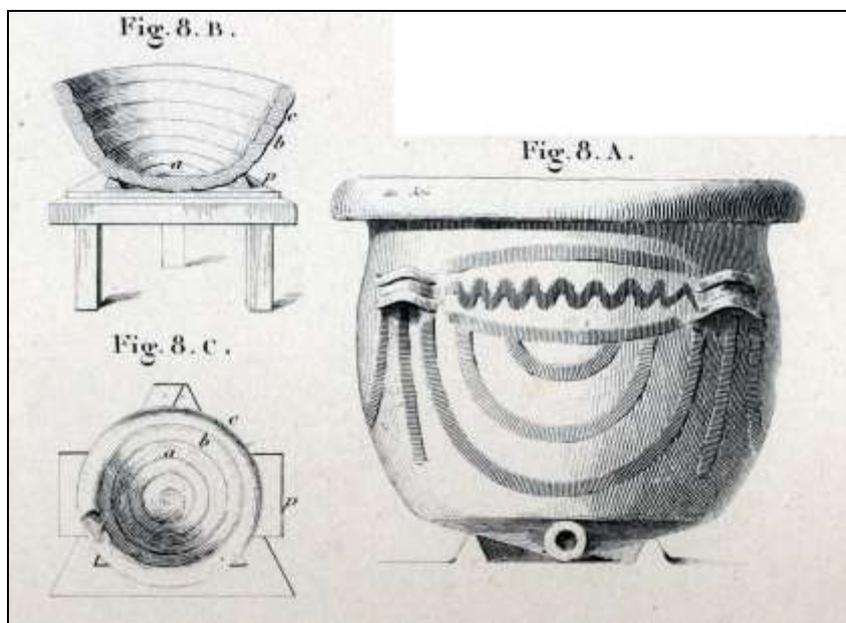
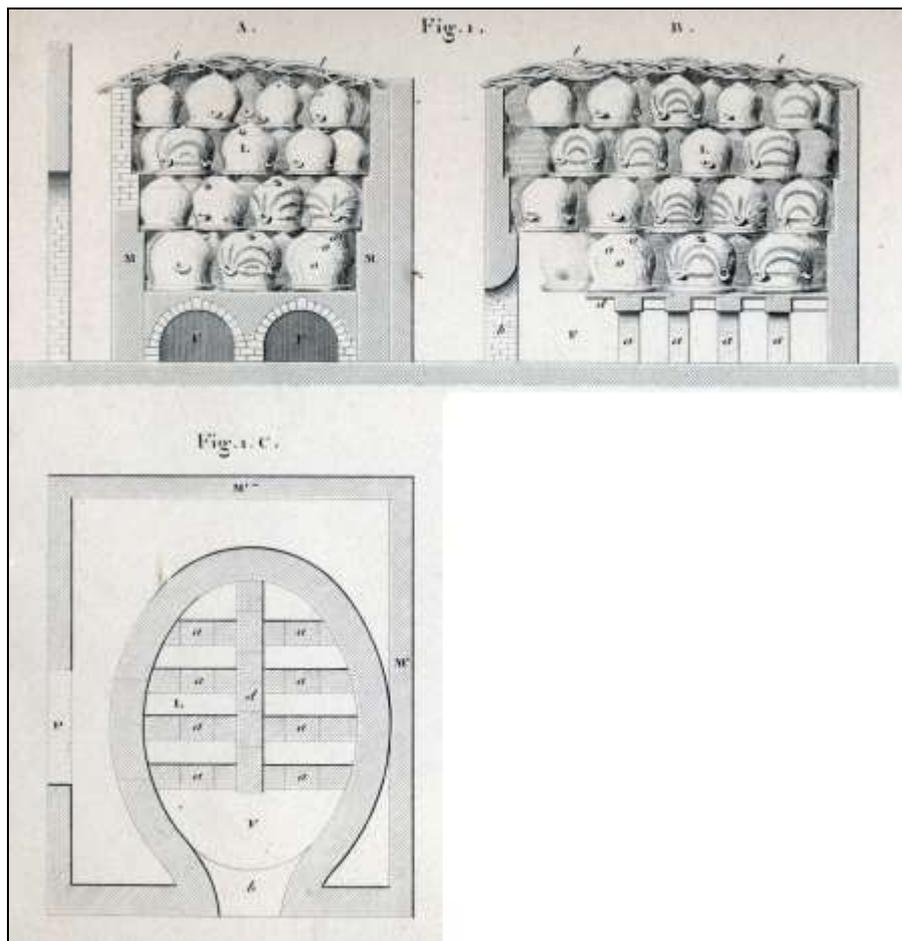


Fig. 6. Bort-l'Etang (Puy-de-Dôme). Four à cuire les cuviers et d'autres formes plus petites montées au colombin (A gauche) et dispositif de montage au colombin et exemple de cuvier à lessive de cet atelier (A droite). Dans le four, les petites formes sont disposées à l'intérieur des cuviers qui sont posés à l'envers pour assurer la stabilité de l'enfournement (Al. Brongniart, *Traité des arts céramiques*, 3e éd., Paris, 1877, 2 volumes de textes et un atlas de planches : atlas, détails de la pl. XVIII).

Si nous connaissons mal la production des cuiviers à lessive au XIXe s., nous en savons encore moins sur la période antérieure. La documentation écrite est très rare aux XVIIe-XVIIIe s., rarissime avant cette date. Les textes montrent que dans les langues des secteurs concernés de la France des XVe-XVIIe s., il existe toujours des mots spécialisés pour désigner le cuvier à lessive en terre cuite. En angevin celui de « panne » est attesté dès le XVe s., en poitevin « ponne » à partir du milieu du XVIe s., en saintongeais « bujour » dès la fin du XVIe s., en gascon « bugadey » dès le XVIe s., en catalan « bugadell » en 1618. On trouve des *bugadères* à Garos et Bouillon à partir de 1583, tandis qu'un texte de 1435 parle de *jarras bugatas* à Clermont-l'Hérault (Hérault). Nous pouvons en conclure que le cuvier à lessive existe donc dès les XVe-XVIIe s. dans des secteurs où au XIXe s. des ateliers produisent toujours cette forme.

Pour mieux connaître la situation avant le XIXe s. et même, pour certains points, à cette époque récente, nous ne pouvons guère compter que sur l'archéologie. C'est elle qui, grâce à la céramique issue des sites de consommation urbains et ruraux, à la fouille d'ateliers et à celle d'habitats, nous permettra de répondre à des interrogations essentielles comme la date d'apparition du cuvier à lessive, les techniques de montage et surtout de post-cuisson utilisées pour le produire et son mode d'utilisation.

Un examen rapide des données archéologiques apporte des réponses préliminaires à ces questions. Il est certain que parmi la céramique issue des ateliers et des sites de consommation il n'est pas facile d'identifier d'éventuels cuiviers à lessive : seule l'observation d'un goulot de sortie des eaux de lessive permet de conclure avec certitude qu'une grande céramique à paroi épaisse est un cuvier à lessive (fig. 8, 9.1 et 9.2). Néanmoins, quelques éléments morphologiques semblent très courants dans le cas des cuiviers, comme un rebord de profil triangulaire et plat sur le dessus et l'application sous ce rebord d'une bande horizontale en relief avec un décor digité (fig. 7.1 et 2 et 9.1, 2 et 3).

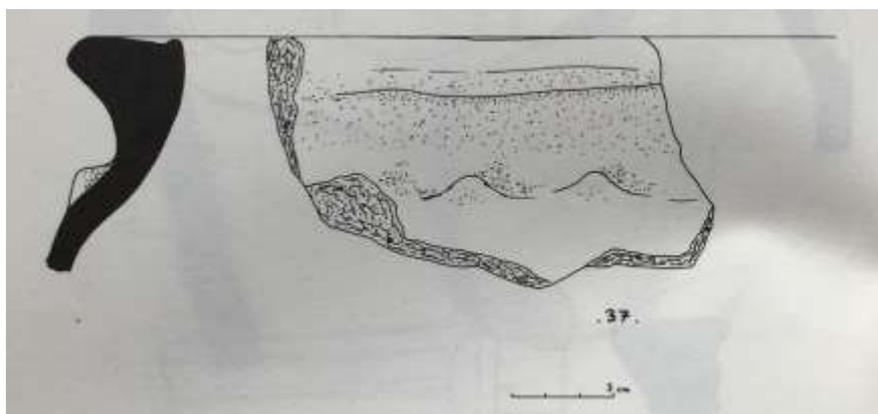
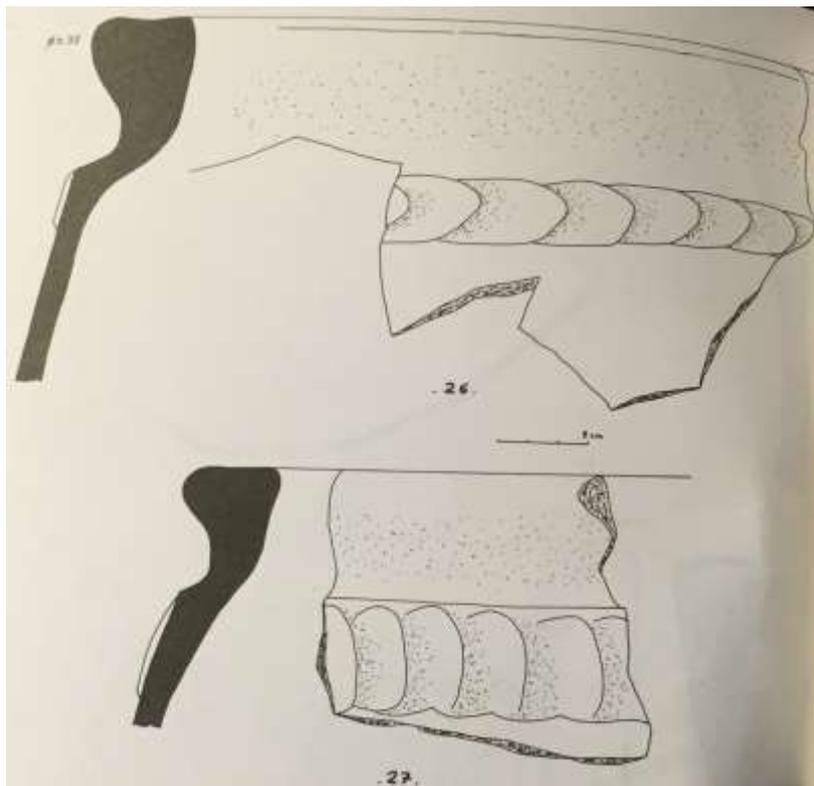


Fig. 7- Bords de « marmites » venant de la fouille de l'atelier de potier de La Hardelière 1 (Commune de Laval, Mayenne). Datable de la charnière entre le XIII^e et le XIV^e s., ces rebords appartiennent aux types 2 (n° 26 et 27) et 6 (n° 37) distingués à cause des différences entre le décor imprimé sur la bande en relief disposée sous le bord. Le diamètre du n° 26 a pu être évalué à 35 cm, mais d'une manière générale il est difficile de reconstituer à partir de tessons les dimensions et l'inclinaison de la panse de tels grands vases. Il est difficile aussi de connaître leur fonction, mais le rapprochement avec d'autres découvertes (Cf. ci-dessous fig. 9.1, 2 et 3) fait penser qu'une partie d'entre eux sont des cuiviers à lessive (J. Naveau, "Les potiers lavallois du Moyen-Age : l'atelier n° 1 de la Hardelière et la céramique à "oeil de perdrix", Revue de la société d'archéologie et d'histoire de la Mayenne, 3, 1981, p. 159-234).

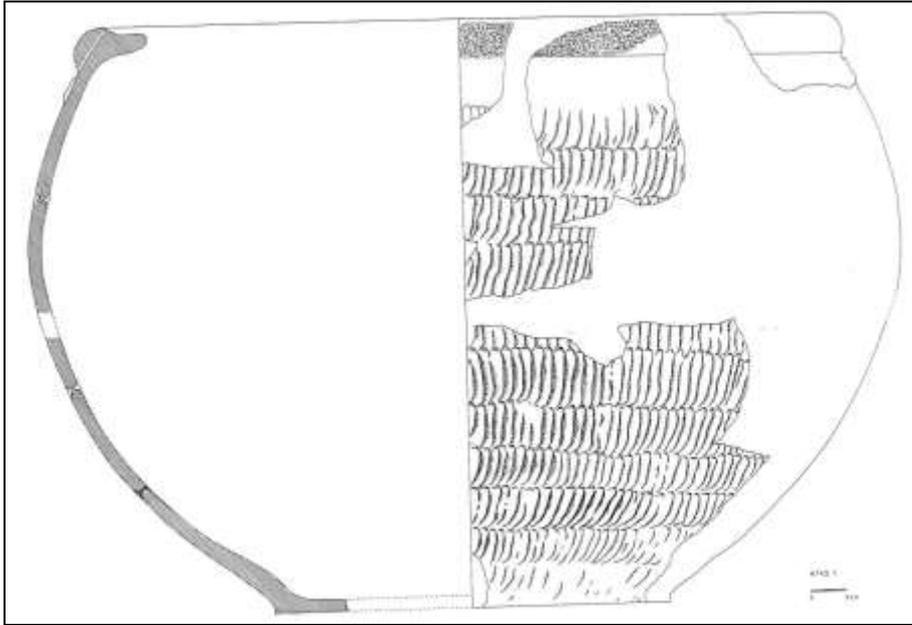


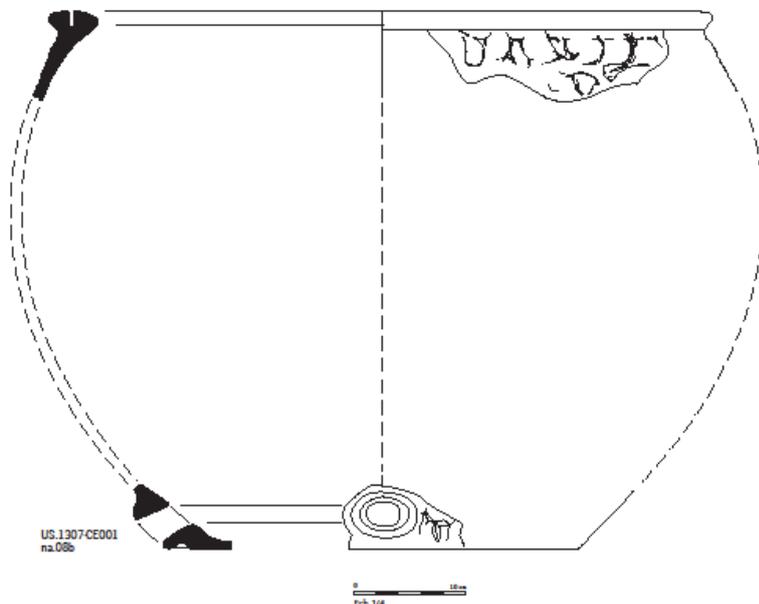
Fig. 8- Vase découvert lors d'une fouille dans l'église d'Entrammes (Mayenne). Cette grande forme (environ 66 cm de diamètre à l'embouchure et 51 cm de hauteur) est datable du XVIe s. A la base le goulot de sortie des eaux n'a pas été découvert, mais l'identification de ce vase comme un cuvier à lessive est très probable à cause de sa forme et de sa ressemblance avec des cuiviers observés ailleurs, y compris dans des buanderies encore en place. L'examen de cette poterie montre qu'elle a été montée en quatre étapes, comme l'indique la coupe (J. Naveau, « Les potiers lavallois au début des Temps modernes », La Mayenne : archéologie, histoire, n ° 24, Laval : 2001, p. 47-77 : p. 60).

Nous connaissons des tessons de cuiviers à lessive venant de fouilles d'ateliers de potier à Trainou, Fay-aux-Loges (fig. 9.3) et Jouy-le-Potier (Loiret) et dans certains de ces cas produits dès le XIIIe s., à Saint-Georges-de-Rouelley (Manche) dans la première moitié du XIVe s., à Fosses (Val-d'Oise) au XVIe s. Les deux fouilles de La Hardelière 1 et 3 (Mayenne) montrent que cette forme est produite à la charnière des XIIIe-XIVe s. et au début du XVe s. (fig. 7) : elle reste fabriquée ici jusqu'au XIXe s. Des fragments de cuiviers ont été trouvés dans des fouilles urbaines, notamment à Angers (fig. 9.1) Angoulême, Bordeaux, Nantes (fig. 9.2), Poitiers, Vannes, etc., certains étant datables des XVe-XVIe s.

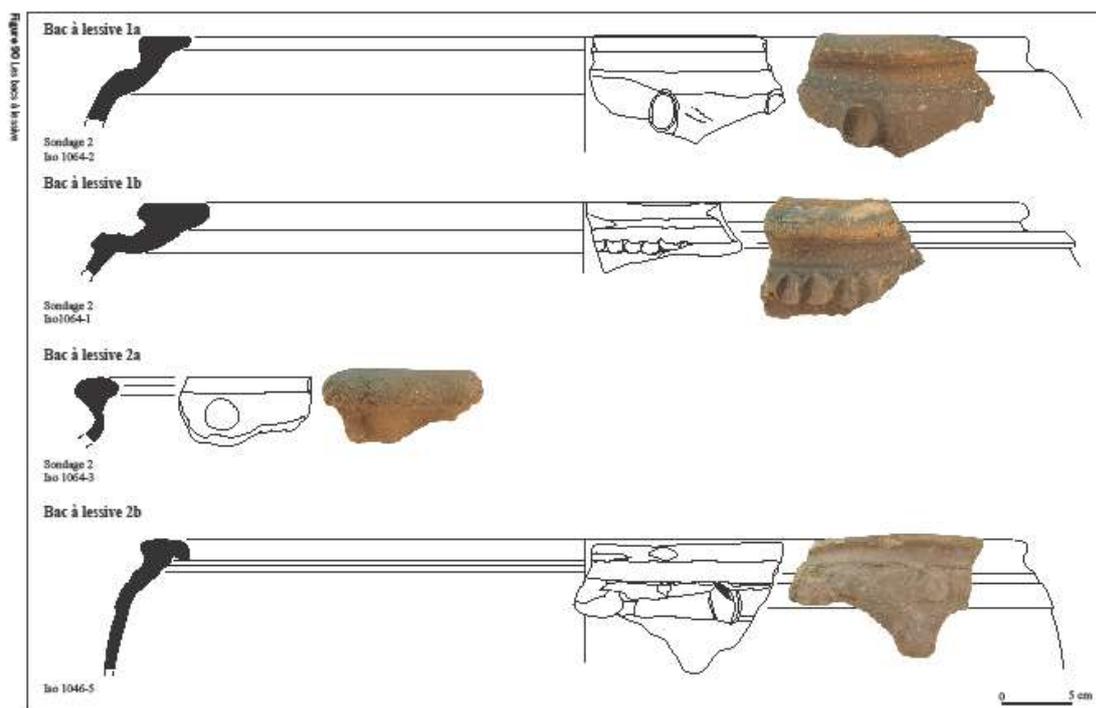
Fig. 9 – Bords de cuiviers à lessive trouvés en fouille.



9.1 - Quatre tessons découverts à Angers lors de la fouille menée en 2015 Promenade du Bout du Monde : tranche 2. Les deux bords (et le fragment de panse) sont des productions lavalloises et probablement des morceaux de cuiviers qui mesureraient environ 60 cm de diamètre extérieur à l'embouchure. Le quatrième tesson, en bas à droite, est un goulot de sortie d'eau. Ces quatre tessons viennent d'un remblai qui contient du mobilier allant de la fin du XVe à la fin du XVIIe s. (Renseignement inédit communiqué par Emmanuelle Coffineau, céramologue, Inrap).



9.2 -Cuivier venant d'une fouille à Nantes. Daté de la seconde moitié du XVe s., il appartient à un ensemble de poteries en pâte grossière, de teinte brune à orangée. Cette description s'accommode d'une production éventuelle dans les ateliers lavallois (Stéphane Augry, dir. et al., Pays-de-la-Loire, Loire-Atlantique, Nantes. Nantes, Neptune-Bouffay Evolution du front sud de la ville historique, entre Loire et espace urbain, Inrap Grand Ouest, décembre 2014, trois volumes : t. III, p. 49 et fig. 12, p. 51).



9.3 -Quatre rebords de cuiviers venant de la fouille de l'atelier de Fay-aux-Loges (Loiret) actif dans la seconde moitié du XVe s. (Sébastien Jesset et al., Loiret, Fay-aux-Loges, Une poterie de la fin du Moyen Age, Inrap Centre, juin 2011, rapport d'opération, fouille archéologique, 388 p. ill. : p. 190-191).

La situation au XIXe s., même si la documentation ethnographique, archéologique et linguistique est clairesmée, nous donne une excellente base de départ, une problématique pour interroger la documentation plus ancienne et guider des recherches archéologiques programmées qui seront les seules nous permettant d'établir la date d'apparition de cette forme, ses lieux et techniques de fabrication, sa diffusion en France, les milieux qui l'utilisent, etc. Mais il est certain que nous sommes devant une problématique riche de sens : grâce à l'étude d'une forme céramique très particulière, l'archéologie et la céramologie peuvent apporter beaucoup à la connaissance des sociétés de la fin du Moyen Age et de l'Ancien Régime.

Je remercie pour les précieux renseignements qu'ils ont bien voulu me communiquer : Stéphane Augry, archéologue, responsable d'opération, Inrap ; Anne Bocquet, chef du service du patrimoine, conseil départemental de la Mayenne ; Emmanuelle Coffineau, chargée d'études, céramologue, l'Inrap ; Frédéric Gerber, ingénieur de recherche, Inrap ; Sébastien Jesset, responsable du pôle d'archéologie d'Orléans et de son agglomération ; Pierre Testard, céramologue, Inrap.

Film sur la production des cuiviers à lessive à Bazaiges (Indre) tourné dans les années 1950 : <http://memoire.ciclic.fr/decouvrir/article/grand-angle/poterie-ancestrale-de-bazaiges>

Caractérisation de quelques ateliers de potier du XIe-XIIIe s. en Normandie : approche croisée pour mettre en évidence des aires de production

A. Bocquet-Liénard*, S. Dervin**, E. Lecler-Huby**, X. Savary***, J. Dupré* et L. Birée*

* Centre Michel de Boüard, CRAHAM UMR 6273

** Inrap et Centre Michel de Boüard

*** Service archéologie du Conseil départemental du Calvados

Parmi l'inventaire des ateliers de potiers réalisé dans le cadre du PCR « Typochronologie de la céramique médiévale et moderne en Normandie Xe-XVIe s. Production, diffusion », quatre ateliers de la période XIe-XIIIe s. ont été sélectionnés afin de mener une approche croisée (céramologie, pétrographie et chimie) : Cametours dans le département de la Manche, Sées et la Roche Mabile dans l'Orne et Acquigny dans l'Eure.

La pétrographie est particulièrement bien adaptée aux observations des céramiques à inclusions de taille grossière. Des lames minces sont réalisées pour caractériser les différents groupes techniques et notamment identifier la nature des inclusions non plastiques ; ces observations sont associées et confrontées aux analyses chimiques des pâtes.

Cette démarche pluridisciplinaire permet de vérifier la pertinence des groupes techniques établis sur la base des observations macroscopiques et de définir des aires de production.

Pour les productions de Sées (Leclerc 1996) et pour un des groupes de la Roche Mabile (Bernouis, Fajal 1992 ; Dufournier *et al.* 1993), nous avons constaté l'emploi de la même matière première, qui interdit, dans l'état actuel de nos connaissances, la discrimination des productions à l'échelle de l'atelier mais nous permet de définir une aire de production dans cet espace géographique.

Dans le cas de l'étude des productions d'Acquigny (Calderoni, Lecler-Huby 2014), les analyses conduisent à proposer l'existence d'une aire de production pour la basse vallée de la Seine. En effet, même s'il existe de très grandes similitudes typologique et chimique entre la vaisselle produite dans l'atelier d'Acquigny et certaines cruches mis au jour Place de la Pucelle à Rouen (Dufournier *et al.* 1998), nous devons rester très prudents quant à l'attribution de l'origine de fabrication de ces pichets/cruches à un atelier en particulier, d'autant plus qu'un atelier de production de cette période a récemment été mis au jour à Bonnière-sur-Seine (Warmé, Lefèvre 2013).

Quant aux céramiques de la fosse-dépotoir de Cametours dans la Manche (Mare 1996), l'analyse pétrographique a permis de mettre en lumière la nature des éléments figurés. Il s'agit de fragments de siltite qui ont pu être confondus avec des fragments de chamotte par leur couleur, leur dureté et leur forme. Pour le moment, aucune céramique ayant ces caractéristiques techniques et chimiques n'a été reconnue sur les sites d'utilisation normands. Une aire de production présentant des caractéristiques géologiques particulières est maintenant bien définie dans cette zone.

Cette présentation met donc une nouvelle fois en évidence le bénéfice des approches croisées. Ces nouvelles données seront très utiles pour les comparaisons avec d'autres périodes chronologiques afin de mettre en valeur l'évolution et les choix des matières premières et le traitement éventuel de celles-ci suivant le type de production. Elles composent les éléments de référentiels pour les études de diffusion qui seront abordées dans le cadre des travaux de synthèses du PCR normand.

Bibliographie

Bernouis, Fajal 1992

BERNOUIS P., FAJAL B., « Le site de la Grande Ouche à la Roche-Mabile (Orne) : aspects méthodologiques et premiers résultats », *Archéologie dans l'Orne, Bulletin de la société historique et archéologique de l'Orne*, CXI, 2-3-4, pp. 111-127.

Calderoni, Lecler-Huby 2014

CALDERONI P., LECLER-HUBY E., *Les poteries d'Acquigny XIe et XIIIe siècle*, Rapport d'opération de fouille archéologique, Rouen : Inrap.

Dufournier et al. 1993

DUFURNIER D., BERNOUIS P., FAJAL B., « Un atelier de potier de la fin du XIIème siècle à La Roche-Mabile (Orne) », *Revue archéologique de l'Ouest*, 10, 1, pp. 129-139.

Dufournier et al. 1998

DUFURNIER D., LECLER E., LE MAHO J., « Céramiques décorées et glaçurées des Xe et XIe siècles découvertes à Rouen (Seine-Maritime) », *Proximus*, 2, pp. 151-160.

Leclerc 1996

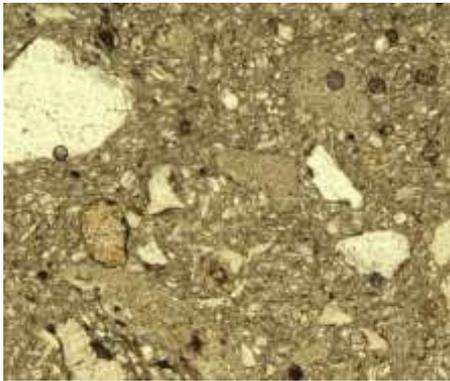
LECLERC G., *Sées, La Poterie*, document final de synthèse, Caen : SRA Basse-Normandie.

Mare 1996

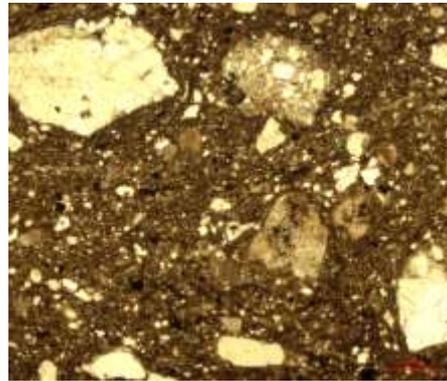
MARE E., *Cametours, Les Fournaises*, document final de synthèse, Caen : SRA Basse-Normandie.

Warmé, Lefèvre 2013

WARME N., LEFEVRE A., *Bonnières-sur-Seine, 6 rue Eugène Couturier*, rapport de diagnostic, Inrap.



Céramique produite par l'atelier de Sées (Orne) :
Vue en lumière naturelle des inclusions non plastiques (quartz, micas et siltite).



Céramique produite par l'atelier de la Roche Mabile (Orne) proche de celle produite à Sées
Vue en lumière naturelle des inclusions non plastiques (quartz libre, paillettes de micas brun ou blanc, oxydes de fer et lithoclastes de type arénite ou siltite).



Céramique du dépotoir de Cametours (Orne).
Vue en lumière naturelle : fragments de lithoclaste.



Production de l'atelier d'Acquigny (cl. Le Maho, Inrap)



Cruche découverte à Rouen, Pl. Pucelle (cliché Le Maho, Inrap)

Une production potière de la fin du 5^e s. ou de la première moitié du 6^e s. à Saint-Laurent-Nouan, Ganay (Loir-et-Cher, 41).

Etienne Jaffrot (EVEHA)

Située à 25 km au nord-est de Blois, la fouille du golf de *Ganay* a été réalisée durant l'été 2014 par C. Ben Kaddour (Bureau d'études Eveha). Elle a livré, dans une emprise de 2,4 ha, des habitats datant de l'âge du Bronze final, de l'antiquité tardive puis de la fin du haut Moyen Âge, celui-ci étant notamment caractérisé par un rejet de 23 pots et cruches fissurés et desquamés datés de la fin du 10^e s.

La communication aux 10^e journées ICERAMM à Bordeaux a porté sur la production potière de l'antiquité tardive, dont on précise seulement, ici, qu'elle s'accompagne d'une production tuilière.

Les rejets de cette production, 6500 tessons environ, proviennent de deux ensembles :

- le premier ensemble est composé de fosses et de deux fours stratifiés. Deux datations par thermoluminescence, à défaut de datations par archéomagnétisme, jugées impossibles, attribuent cette séquence de la seconde moitié du 5^e s. au deuxième tiers du 6^e s. Le mobilier est homogène de bas en haut de la séquence, ce qui plaide en faveur d'une production courte. Enfin, la présence de mobilier dans une fosse antérieure aux fours prouve que l'atelier s'étend hors emprise.
- le second ensemble n'est composé que d'une fosse, située à 20 m du précédent, accueillant un rejet très peu fragmenté de poteries complètes.

La production se décline en huit Groupes techniques, tous tournés, tous micacés. Les pâtes sont grossières dans 58 % des cas et sont cuites en atmosphère oxydante (Gt1a) ou réductrice (Gt1b). Les pâtes sont fines et sans traitement de surface dans 25 % des cas, de couleur orangée (Gt2a) ou grise (Gt2b). Enfin les 17 % restants sont des pâtes fines partiellement lustrées, de teinte orangée (Gt3a) ou grise (Gt3b), parfois enfumées (Gt3c) et enfin peut-être engobées (Gt3d). On note au total que 75 % de la production est de couleur claire, orangée, certainement cuite en atmosphère oxydante, ce qui la démarque du mobilier des contextes de consommation de l'antiquité tardive, le plus souvent de teinte sombre, grise ou noire.

Le répertoire typologique est composé de deux tiers de formes fermées :

- plus de 70 % de pots globulaires et ovoïdes (pot 2a), de contenance variable mais presque toujours tournés dans la pâte grossière orangée ;
- des pots carénés à pâte fine et parfois décorés dont la forme est standardisée (pot 19a) ;
- des cruches à bec tubulaire (cruche 1) ou à bec pincé (cruche 6) ;
- des pots à oreille (pot 20b) qui, comme les pots carénés, symbolisent la tradition médiévale ;
- d'autres formes anecdotiques dont on n'a retrouvé que des fragments : de bouteilles, de vases à fond percé et de couvercles coniques.

Le répertoire est ensuite composé d'un tiers de formes ouvertes :

- des coupes carénées (coupes 6c et 6i) en pâte fine et assez souvent décorées ;
- des coupes à collerette (coupes 8a et 8b) qui, à l'inverse, pour des raisons fonctionnelles, sont brutes et presque toujours réalisées dans une pâte grossière ;
- des bols qui évoquent les traditions de fabrication antique en référence à la typologie Rigoir des Dérivées de Sigillée Paléochrétienne (coupe 17a/Rigoir 6 et coupe 17b/Rigoir 15) ;
- des coupes hémisphériques (coupes 14a et 14d) qui dans certains cas s'apparentent à la catégorie suivante ;
- des plats larges (plat 11/Rigoir 4), qui illustrent là encore la tradition antique d'un point de technique et décoratif ;
- des plats profonds à tenons (plat 5), de forme inédite pour cette période.

Un autre répertoire est celui des décors au poinçon et des décors à la molette, parfois géométriques, le plus souvent en casier. Les autres types de décors sont des guillochis à 10 % et des incisions onduées à 2,5 %.

On constate en premier lieu l'ancrage du mobilier dans la tradition antique, très marquée par l'imitation de Dérivées de Sigillées Paléochrétiennes, par la proportion des fonds marqués et non plats ou concaves comme ils le deviendront, par le lustrage fréquent des surfaces, le pourcentage de décor au guillochis et par la distinction nette entre la vaisselle culinaire, grossière, et la vaisselle de service, fine et décorée. À l'inverse, les caractères mérovingiens sont très affirmés par la forte proportion de formes carénées, par la prédominance des décors à la molette et, de manière plus emblématique encore, par la production de pots à oreille.

Actualité de recherche sur les mortiers en pierre champenois, franciliens et aquitains

Geert Verbrugge, Inrap Châlons-en-Champagne ; et Vanessa Elizagoyen, Inrap Bégles

La tenue des Journées Icéramm 2017 à Bordeaux, a été l'occasion de faire un point d'étape sur l'enquête menée sur les mortiers médiévaux en Aquitaine (Vanessa Elizagoyen) et plus généralement sur une actualité particulièrement chargée en 2014/15, avec la publication de plusieurs études réalisées depuis quelques années, auxquelles s'ajoute désormais un travail universitaire accompli (Verbrugge 2015a).

En ce qui concerne les publications, la sortie de deux lots conséquents de mortiers en pierre est à souligner. Tout d'abord, l'étude complète de 38 exemplaires mis au jour à Bourges permet désormais de renouveler les données typo-chronologiques issues des fouilles menées sur l'habitat de Rougiers (Démians d'Archimbaud 1980) et sur un quartier urbain incendié à la fin du 14^e/début 15^e siècle (Fasse-Moreau 2013). A Tournus, la publication des fouilles de la cuisine attenante au réfectoire de l'abbaye apporte une attestation d'un exemplaire décoré parmi les rejets culinaires (ét. céram. : A. Horry) dans un contexte religieux à la fin du 14^e/15^e s. (Saint-Jean Vitus (dir.) 2014). Les fouilles réalisées en 2005 sur les forges médiévales et l'écurie à l'intérieur du château de Caen, comprennent une étude sur un lot conséquent de mortiers dans un contexte particulier, la couche de filtration d'eau d'un puisard s'intercalant stratigraphiquement entre les rejets céramiques (ét. : S. Dervin) et fauniques (ét. : B. Clavel) de deux grands événements festifs successifs, datés au cours de la seconde moitié du 13^e s., puis de la fin du 13^e/début 14^e s. (Verbrugge 2015b) (fig.1).

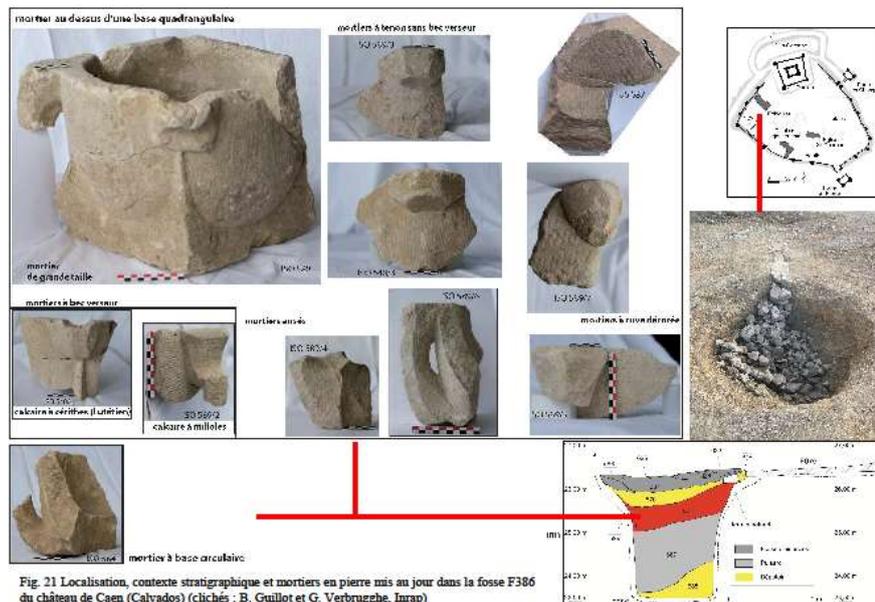
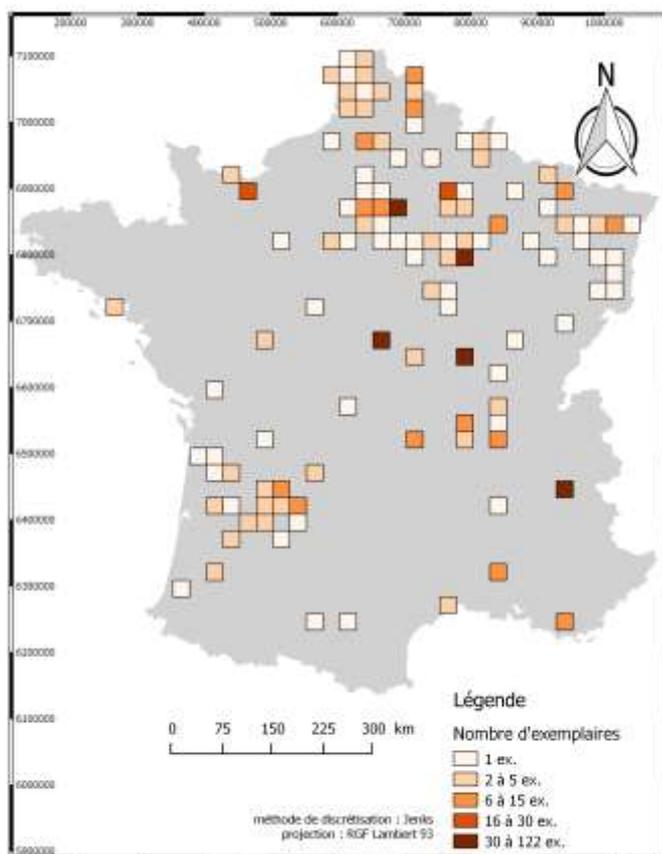


Fig. 21 Localisation, contexte stratigraphique et mortiers en pierre mis au jour dans la fosse F386 du château de Caen (Calvados) (clichés : B. Guillot et G. Verbrugge, Inrap)

Ce lot de mortiers documente non seulement une production locale connue jusqu'alors principalement par sa diffusion anglaise, hollandaise et danoise, mais également une production dans un calcaire du Lutétien de la région francilienne, voire parisienne. Cette dernière est désormais davantage documentée par les fouilles menées sur une construction urbaine dans la ville de foire champenoise de Lagny-sur-Marne (Verbrugge 2013, max. 28 ex.) et sur une installation rurale proche en bordure d'un ancien chemin, potentiellement un relais de chevaux (Verbrugge en cours, env. 20 ex.). S'y ajoutent les découvertes récentes dans et autour de l'agglomération troyenne, alors que la région rémoise

témoigne d'un recours principal⁵ à un calcaire local pour la mise en œuvre de mortiers que ce soit en contexte urbain ou villageois (Bezannes, fouille : D. Gucker). Le travail universitaire accompli a permis, outre un nouveau tour d'horizon et de recherche bibliographique, d'explorer les données des sources iconographiques et écrites. Ainsi les livres de recettes médiévaux témoignent de la multitude des ingrédients pilés (orge/riz), broyés, malaxés dans des mortiers, voire dans un mortier ou jatte pour « *movés souvant jusquez ad ce qu'il soit refroidié* » Viandier, lamproie en galantine : http://www.diachronie.be/textes_gastronomie/textes.html). Signalons ici également (cf. note 28 de Démians d'Archimbaud 1980), l'importance des mortiers dans la ville d'Arles d'après l'étude menée sur les inventaires après décès (F. Ferracci). Dans 70 inventaires pour 44 maisons, un total de 77 mortiers sont cités, dont 3 en terre cuite, 3 en cuivre ou en métal indéterminé, 15 en bois, 13 en marbre et pas moins de 41 « en pierre ». Le même ordre hiérarchique entre matériaux a été observé lors du dépouillement de 49 inventaires provençaux entre 1297 et 1445, alors qu'en Sicile ce sont les exemplaires en bronze qui dominent (Bresc-Bautier et al. 1984).

Une première représentation cartographique des données recueillies à ce stade a également été réalisée (fig. 2) : sans surprise, elle se révèle surtout conditionnée par les travaux réalisés dans la moitié septentrionale de la France, en Normandie et, plus récemment, en Aquitaine.



Localisation des NMI sur le territoire français par cellule de 25 km

Après l'Aquitaine romaine (Bertrand, Tendron 2012), V. Elizagoyen a en effet mené une enquête sur la région administrative à la suite d'une découverte médiévale de ce type de mobilier sur la ville de Périgueux (Elizagoyen 2012). Suite à un appel large⁶, 58 mortiers⁷ sur 32 sites ont été inventoriés fin 2015. Près de 81 % des mortiers inventoriés se trouvent au nord de la rivière Dordogne ou de ses rives ; 95 % au nord de la Garonne ou à Bordeaux. 14 exemplaires ont été mis au jour en contexte archéologique, dont peu bénéficient d'un calage chronologique précis ou d'indices éclairant leur utilisation. Les autres proviennent de collections, privées ou de musées/sites, tandis que la majorité

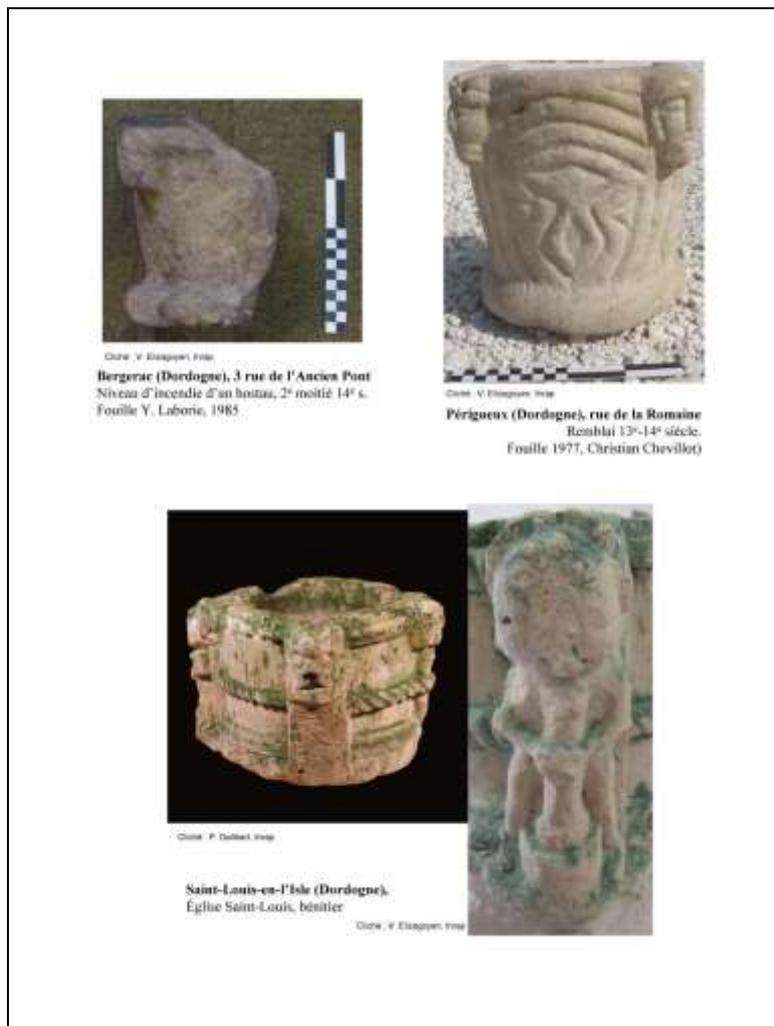
⁵ Sous réserve des provenances de la pierre de plusieurs exemplaires restées indéterminées au niveau de l'examen macroscopique.

⁶ Plus précisément : 183 réponses, dont 32 positives, sur 277 demandes/contacts.

⁷ 37 ex. en Dordogne, 13 en Gironde, 6 en Lot-et-Garonne et 3 dans les Landes

provient d'églises où ils sont réemployés comme bénitiers (Mialet, La Chapelle-des-Bois, Jare, Boisseuilh...). Le matériau de prédilection de ces mortiers est le calcaire, mais ils peuvent également être façonnés en granite ou en grès, éventuellement en gneiss. Un seul exemplaire en marbre est attesté : mis au jour dans un contexte du dernier quart du 10^e s. de la motte castrale de Pineuilh, il s'agit de l'exemple médiéval le plus ancien de la région, voire plus largement du nord de l'Europe (Verbrugge 2015a).

Ils sont présents en proportion non négligeable dans les *castra*, châteaux et mottes castrales⁸, mais également dans des établissements religieux (abb. de Dalon ; couvent des Grands Carmes à Bordeaux) ou en contexte domestique, comme par exemple dans un niveau d'incendie de la seconde moitié du 14^e s. d'une maison bourgeoise (*hostau*) à Bergerac (fouille Y. Laborie, 1985) (fig. 3).



Parmi les spécificités régionales, peuvent être mentionnés les exemplaires de forme globalement cubique à éléments de préhension détachés ou non (Périgueux, Tursac et Boisseuilh) ; des colonnettes ajourées, uniquement attestées à Périgueux ; et le rajout d'un tenon ou d'un bec verseur entre deux éléments de préhension (Périgueux et Bergerac). Bien que modeste au sein du lot, 8 mortiers (14%) sont décorés, 5 arborent des représentations humaines et notamment celles de masques anthropomorphes comparables à ceux en terre cuite des productions bordelaises, ville où 3 *mortuy* en pierre, métal, bois ou terre sont mentionnés dans 7 inventaires conservés du 15^e s. (Fabre-Dupont Maleret 1997, p. 258-259). Parmi ces vestiges, une découverte dans des remblais datés du 13^e/14^e s.

⁸ 15 ex. : Auberoche, La Roque St-Christophe, Neuvic, Villandraut, Bonaguil, Pineuilh, châteaux de Fratteau et de Lherm

dans l'emprise d'un hôtel de Périgueux (fouille 1977, Ch. Chevillot), mérite d'être mentionnée : dans l'état, son décor géométrique en fort relief (fig. 3) évoque celui d'une découverte sur le site de Quentovic (Leman 1981). Un autre exemplaire dordognot, le bénitier de l'église de Saint-Louis-en-l'Isle (fig. 3), sort de l'ordinaire à plusieurs titres, tout en soulevant un certain nombre de nouvelles questions. L'inventaire de la fabrique daté de 1905 témoigne des raisons de sa transformation : ce « bénitier est un débris de pierre sculptée tiré des décombres de l'église et indique la richesse des sculptures de l'église avant sa démolition ». Outre un masque, ce bénitier comporte deux personnages en pied dont l'un fournit la seule représentation d'un mortier avec un pilon en action sur ce type de mobilier. En même temps, sa morphologie générale, sa taille et, en particulier son décor de cordons tressés renvoient plutôt aux mesures de capacité (Darrou 2005). Avec celle sur le fronton de la porte d'accès aux cuisines de l'hôtel de Jacques Cœur (milieu du 15^e s.) à Bourges, dans lesquelles est conservée également une mesure dont le fond est percé par l'usure (d'un pilon ?), ce bénitier soulève des interrogations quant aux usages de ce type de récipients pour lesquels il faut se garder d'une interprétation trop restrictive, notamment en utilisant les tourillons comme critère d'exclusion d'un usage en tant que mortier, ustensile dont la version en pierre ne laisse pas de nous ouvrir de nouvelles voies.

Bibliographie :

BRESC-BAUTIER (G.), BRESC (H.), HERBETH (P.) 1984 — L'équipement de la cuisine et de la table en Provence et en Sicile (XIV^e-XV^e siècles). Etude comparée. In *Manger et boire au Moyen Âge. Actes du Colloque de Nice (15-17 octobre 1982). t 2. Cuisine, manières de table, régimes alimentaires*. Nice 1984, 45-58 (Public. de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, 28, 1^{ère} série).

BERTRAND (I.), TENDRON (G.) 2012 — Mortiers en pierre de l'Aquitaine romaine : matériaux, contextes et usages. In *SFECAG Actes du Congrès de Poitiers*. 2012, 389-394.

DARROU (G.) 2005 — *Enquête sur les mesures de capacité en pierre (France)*. EPHE. Paris : De Boccard, 2005. 288 p.

DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (G.) 1980 — *Les fouilles de Rougiers (Var) : contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*. Paris et Valbonne : Ed. du CNRS Centre régional de publications de Sophia Antipolis, 1980. 724 p.

ELIZAGOYEN (V.) 2012 — *Aquitaine, Dordogne, Périgueux, 3, place de la Cité. Rapport inédit de diagnostic archéologique*. Bordeaux : Inrap GSO, 2012. 90 p.

FABRE-DUPONT MALERET (S.) 1997 — Le vaisselier domestique bordelais : confrontation de données archéologiques et de données d'archives. *Archéologie du Midi médiéval*, 15-16, 1997, p. 245-263.

FASSE-MOREAU (A.) 2013 — Les mortiers culinaires. In M. FONDRILLON, E. MAROT (dir.) - *Un quartier de frange urbaine à Bourges (I^{er} s. ap. J.-C. - XX^e s.). Les fouilles de la ZAC Avaricum*. Bourges, 2013, p. 208-224 (*Revue archéologique du Centre de la France*, supplém. 48 ; Bituriga I).

LEMAN (P.) 1981 — Contribution à la localisation de Quentovic ou la relance d'un vieux débat. *Revue du Nord*, 63. Rev. Nord, 1981, p. 935-946.

SAINT-JEAN VITUS (B.) (dir.) 2014 — *Pas de fumet sans feu : cuisine et vie quotidienne auprès des moines de Tournus (IX^e - XVI^e s.)*. Dijon, 2014. 180 p. (*Revue archéologique de l'Est* ; 35^e suppl.).

VERBRUGGHE (G.) 2013 — III.7 Etude des mortiers médiévaux. In J. AVINAIN (dir.) - *Île-de-France, Seine-et-Marne, Lagny-sur-Marne, 9 rue Gambetta, 6 rue Saint-Paul, rue des Etuves. Mutations d'un secteur médiéval. Rapport de fouille*. Pantin : Inrap CIF, 2013, p. 379-398.

VERBRUGGHE (G.) 2015a — *Les mortiers en pierre : un aspect méconnu de la culture matérielle médiévale*. Paris : Paris 1, Université Panthéon-Sorbonne, 2015. 112 p.

VERBRUGGHE (G.) 2015b — Les mortiers en pierre. In B. GUILLOT (dir.) - *Forges médiévales et écurie de la Renaissance au château de Caen*. Caen, 2015, 305-324 (CRAHAM / série antique et médiévale).

VERBRUGGHE (G.) en cours — [Mortiers en pierre : étude réalisée en 2014]. In A. BERGA (dir.) - *Ile-de-France, Seine-et-Marne, Montévrain, « La Charbonnière » ; rapport de fouille*. Paris : Inrap CIF, en cours.

Entre atlantique et méditerranée : la circulation des faïences portugaises au XVII^e siècle en France méridionale à partir du site subaquatique de Villefranche-sur-Mer.

Gaëlle DIEULEFET (LA3M UMR 7298), André TEIXEIRA, Joana TORRES (Universidade nova de Lisboa)

La découverte de céramique portugaise en France Méridionale est une nouveauté. Cette provenance n'avait en effet jamais été identifiée dans les contextes archéologiques terrestres et maritimes en France méridionale. C'est en rade de Villefranche-sur-Mer (06), que sont apparus les premiers indices matériels de circulation de céramiques portugaises. Récemment identifiées, ces productions ont été pendant plusieurs années attribuées à l'Italie, grand centre producteur de faïence. L'avancée de la recherche permet de confirmer l'origine portugaise de ces céramiques bien renseignée grâce aux études archéologiques menées dans le territoire portugais et ses anciennes colonies. La présence à Lisbonne d'ateliers de production de céramique émaillée blanche est connue dès le milieu du XVI^e siècle. A cette même période, d'autres centres de production se sont développés, tels qu'à Coimbra et dans la partie occidentale de Lisbonne où de nombreux ateliers vont atteindre une large diffusion au cours du XVII^e siècle au Portugal et dans ses comptoirs commerciaux. La faïence se caractérise par un revêtement extérieur en glaçure stannifère blanche, épaisse et brillante, à décor au bleu de cobalt et/ou brun de manganèse. Les pâtes ont une tonalité claire, entre le jaune et le beige, avec une texture compacte à tendance crayeuse, caractéristique de la région de Lisbonne. Quatre types de formes ont été identifiés à Villefranche-sur-Mer: des *tigelas* (bols), des *covilhetes* (plats tronconiques), des *pratos covos* (assiettes), des *pratos fundos* (plats). Plusieurs exemplaires ont été également découverts dans l'île de Madère, à bord du *Sacramento* galion naufragé près de Salvador da Bahia en 1668 (plan ci-dessous) ou encore dans l'ancienne colonie portugaise du Sacramento en Uruguay.

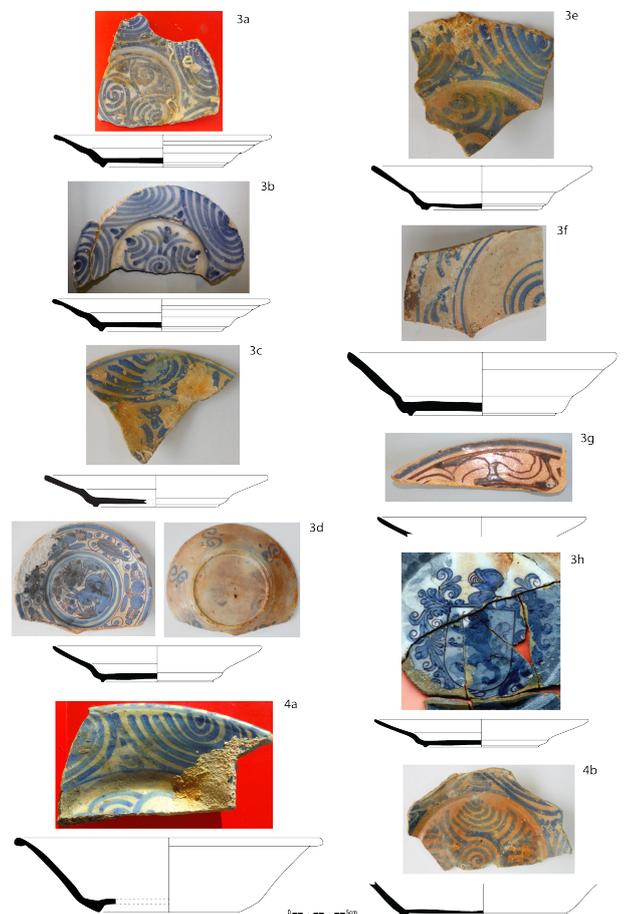
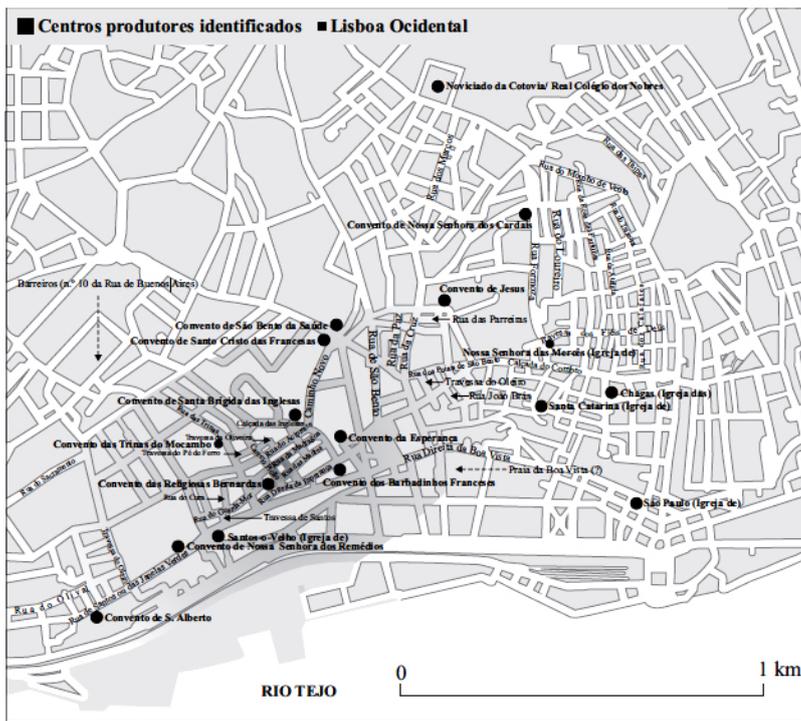


Figure 1: plan des ateliers de Lisbonne.

Figure 2 : céramiques de Villefranche.

Figure 3 : plan du *Sacramento*

